

Julia Pascal

*Le Marchand
de Venise :
La Pièce de Shylock*

Texte français d'Agathe Torti-Alcayaga

Note de la traductice

La traduction française du *Marchand de Venise* de Shakespeare citée dans cette pièce est celle de Jean-Michel Déprats (Paris, Gallimard, collection Folio Théâtre, 2010). Quelques altérations mineures ont été faites aux accords, à la ponctuation et aux majuscules pour se conformer à ceux de Julia Pascal dans le texte original¹. Pour la même raison, *Gratiano* se trouve orthographié *Graziano* et *Stephano*, *Stefano*. Dans les scènes 1, 10, 12, 14 et 15, Salerio prend la place de Salarino.

¹ Julia Pascal, *The Shylock Play*, London, Oberon Modern Plays, 2008.

INTRODUCTION

Par Julia Pascal

De toutes les pièces de Shakespeare, *Le Marchand de Venise* est la plus difficile à voir pour un Juif. Aujourd'hui, la question centrale à son propos est de savoir si Shakespeare a écrit une pièce raciste ou une pièce sur le racisme. Avons-nous à faire à un texte révolutionnaire prêchant la tolérance, largement plus empreint d'empathie que *Le Juif de Malte* de Marlowe, ou au simple reflet de l'antisémitisme élisabéthain, tempéré par deux exceptionnels plaidoyers en faveur de l'égalité ?

Cette ambigüité est ce qui fascine acteurs et publics. Thématiquement centrée autour de l'extrémisme religieux, de l'argent, du commerce, de l'attirance sexuelle et de la remise en question de l'autorité masculine par les femmes, cette pièce est résolument moderne.

Néanmoins, en son centre, trône le dangereux personnage du « Juif ». Shylock emblématise l'avarice, la cruauté et la vengeance depuis sa première, en 1600. *To Shylock* est devenu un verbe anglais signifiant extorquer ou prêter de l'argent à des taux usuraires, puisque le Juif de Shakespeare constitue le modèle du « comportement juif » stéréotypique dans l'imagination occidentale. Ce n'est pas un hasard si Hitler adorait la pièce et la fit souvent représenter pendant le Troisième Reich.

Voici comment le Dr Susannah Heschel, dans le *Harvard Theological Review*¹, décrit une production de 1943 montée par le SS Gauleiter Baldur von Schirach pour fêter l'éradication des Juifs de Vienne :

« Lorsque Werner Krauss, l'acteur principal des nazis, fit sa première apparition sur scène en Shylock, il fit frissonner le public. D'après le compte-rendu de la presse, dans un grand fracas et entouré d'ombres bizarres, quelque chose d'abominablement étranger et d'affreusement répugnant rampa sur scène... Le visage pâle et rose auréolé d'une chevelure et d'une barbe rousses flamboyantes, les petits yeux mobiles et rusés, le caftan grasseux, le châle de prière jaune entortillé, les pieds plats, la démarche traînante, la rage exprimée en tapant du pied, la gestuelle griffue des mains, la voix tantôt braillarde, tantôt marmonnante : tout concourrait à brosser l'image pathologique du type Juif Est-européen. »

Depuis l'Holocauste, on n'ose plus décrire Shylock comme le stéréotype véhiculé par *Der Stürmer*². Joel Berkowitz, dans son *Shakespeare on the American Yiddish Stage*³, nous apprend que les compagnies yiddish

ont toujours eu un problème avec le texte original, qui fut souvent adapté pour le rendre acceptable vis-à-vis des publics juifs. Cette pièce n'a jamais connu le succès en Israël.

Est-ce parce que le personnage de Shylock est si dérangeant que la pièce est si problématique pour les publics modernes ? Avant l'Holocauste, Shylock était principalement interprété sur les scènes anglaises et européennes comme un sale étranger au nez crochu – héritage probable du propre Shylock de Shakespeare, Richard Burbage, qui joua le rôle en 1600 affublé d'une perruque carotte et d'un faux-nez.

Arnold Wesker, dont la pièce, *Shylock*, remet en cause la vision shakespearienne, pense que le Shylock original est bi-dimensionnel. « Il est méchant dès le début, il possède une imagination maléfique qui lui fait inventer le marché de la livre de chair, il est si avare qu'il considère sa fille récalcitrante comme morte parce qu'elle épouse un chrétien, si impitoyable qu'il est incapable de fléchir lorsqu'on lui propose bien plus que ce qui lui est dû. Beaucoup de non-Juifs se satisfont d'un tel portrait car il est conforme à l'image du Juif dont ils ont l'habitude. »

Je suis d'accord avec l'analyse de Wesker, mais quelle que soit la façon dont la pièce est adaptée, le problème central de l'intrigue demeure : étant donné que la cachérou⁴ interdit tout contact avec le sang, l'exigence d'une livre de chair par Shylock est totalement invraisemblable.

Quoi qu'il en soit, le public doit excuser l'erreur monumentale de Shakespeare, puisque sans elle, il n'y aurait pas de moteur à l'action de la pièce. La solution de Wesker est de faire du marché de la livre de chair une plaisanterie entre Antonio le philosémite et son ami Shylock. La mienne est de ne pas changer le texte de Shakespeare mais d'y ajouter. Dans mon adaptation, il y a deux nouvelles scènes en prose entre Shylock et Jessica pour montrer que, depuis la mort de son épouse, la seule relation affective importante de Shylock est avec sa fille. Elle incarne à la fois son héritage génétique et son héritage financier.

Tout comme Portia, elle est courtisée et gagnée par un chasseur de fortune, mais, alors que Portia élève son statut par le mariage, Jessica s'aventure dans la jungle hostile d'une société antisémite. Elle pense que la conversion et le mariage lui vaudront d'être assimilée, mais son meilleur des mondes chrétien ne lui apporte que l'éloignement de sa famille, de sa communauté et de sa propre identité.

Ma mise en scène de 2007 comptait Paul Herzberg, d'une cinquantaine d'années, énergique et musclé. Il campa un Shylock fier,

battant, utilisant son intelligence avec fierté pour résister à une société violemment raciste. Au lieu de porter un caftan, il était vêtu comme les autres Vénitiens. La seule chose qui le différenciait était sa kippa. Ceci mis à part, il était intelligent et très viril. Le choix de Herzberg pour interpréter le personnage comme un homme séduisant qui refuse de se poser en victime fut un élément essentiel dans cette production.

La présence de Ruth Posner, survivante du Ghetto de Varsovie, fut tout aussi importante. Elle jouait Sarah, une visiteuse contemporaine du Ghetto de Venise qui tombe par hasard sur une troupe de comédiens répétant *Le Marchand de Venise*. Le public voit Sarah, survivante du Ghetto de Varsovie de 1942, sur le site du Ghetto original du XVI^e siècle. On voit un Ghetto se superposer à un autre Ghetto en un dispositif d'encadrement qui questionne de manière gênante l'histoire de ce texte et de ses représentations. Sarah déclare : « Je connais. C'est la pièce de Shylock. Je voudrais qu'elle n'ait jamais été écrite ! » Sa remarque reprend le malaise de tant de Juifs lorsqu'ils voient *Le Marchand de Venise*.

Nous ne devons pas oublier que le titre original de la pièce sur le quarto de 1600 est : *The most excellent Historie of the Merchant of Venice With the extreame crueltie of Shylocke the Jewe towards the sayd Merchant, in cutting a just pound of his flesh*⁵. Ceci nous indique que les dés sont déjà pipés contre Shylock. Bien que nous abrégions aujourd'hui le titre en *Le Marchand de Venise*, nous savons que Shakespeare avait décidé qui était le gentil et qui était le méchant, et ce, avant même que Shylock n'entre en scène.

Julia Pascal
Novembre 2008

¹ Heschel, Susannah, « From Jesus to Shylock: Christian Supersessions and *The Merchant of Venice* », *Harvard Theological Review*, 99, 2006, pp.407-431.

² *Der Stürmer* était un hebdomadaire de propagande nazie.

³ Berkowitz, Joel, *Shakespeare on the American Yiddish Stage*, Iowa City, University of Iowa Press, 2002.

⁴ La loi alimentaire juive.

⁵ *La très excellente histoire du Marchand de Venise et l'extrême cruauté de Shylock le Juif envers ledit marchand à exiger le prélèvement d'une livre entière de sa chair* (ma traduction).

La première de *Le Marchand de Venise : La Pièce de Shylock* (*The Merchant of Venice: The Shylock Play*), sous le titre original de Shakespeare (*The Merchant of Venice / Le Marchand de Venise*), eut lieu le 11 septembre 2007 au théâtre Arcola, à Londres, dans la distribution suivante :

ANTONIO, *un marchand de Venise*, Rod Smith

BASSIANO, *son ami, prétendant de Portia*, Jonathan Woolf

LEONARDO, *serviteur de Bassiano*, Giovanni Bienne

LORENZO, Tim Dewberry

GRAZIANO, James Baldwin

SALERIO, Simeon Perlin

SOLANIO, Marc Pickering

SHYLOCK, Paul Herzberg

JESSICA, *sa fille*, Jodie Taibi et Emily Sidonie

TUBAL, *un Juif*, Tim Dewberry

LANCELOT, Rod Smith

PORTIA, Miranda Pleasence

NERISSA, Stephanie Brittain

L'AMANT DE PORTIA / BALTHASAR / STEFANO, Giovanni Bienne

LE PRINCE DE MAROC, Olalekan Lawal Jnr

LE PRINCE D'ARAGON, Marc Pickering

LE DUC DE VENISE, Emily Sidonie / Marc Pickering

SARAH, Ruth Posner

VALENTINA, Judith Quin

L'INQUISITEUR, Simeon Perlin

LE VENDEUR DE SACS AFRICAINE, Tonderai Munyeva

LE VENDEUR DE LUNETTES DE SOLEIL AFRICAINE, Olalekan Lawal Jr

LA CHANTEUSE DE JAZZ, Emily Sidonie

LA VIOLONISTE, Ruth Clarke-Irons

LA PROSTITUÉE, Emmy Sainsbury

LA TROMPETTISTE, Zoe Walker

Mise en scène, Julia Pascal

Décors, Sam Boardman-Jacobs

Mise en espace, Thomas Kampe

Lumières, Tony Simpson

Direction musicale, Tony Brown

Communication graphique, Eugenie Dodd

Régie, Saskia Godwin

Administration de la Pascal Theatre Company, Susannah Kraft Levene

Pour Ruth Posner, qui a tant inspiré mon travail.

ACTE I

SCÈNE 1

Le Ghetto de Venise aujourd'hui

Lorsque le public s'installe, les Africains sont en train de déposer des sacs et des lunettes de soleil de contrefaçon sur des tissus.

VENDEUR 1 Tu veux un sac ? Gucci ? Prada ? Chanel ? Ya que le meilleur ici.

VENDEUR 2 N'achète pas sa camelote, c'est du toc.

VENDEUR 1 Dégage, menteur.

VENDEUR 2 Mesdames, Messieurs. J'ai des lunettes qui vous donneront un look de star. De Hollywood à Bollywood. Vous aurez un look d'enfer pour frimer sur le Lido.

VENDEUR 1 Ne lui achetez rien. Ses sacs. Tous volés.

VENDEUR 2 Menteur. Je vais te tuer !

VENDEUR 1 Et il a tué sa mère, aussi.

VENDEUR 2 Ne l'écoutez pas. Il est jaloux. Il veut vendre mes lunettes de soleil.

VENDEUR 1 Et sa grand-mère.

VENDEUR 2 Même lui, il peut reconnaître les hommes et les femmes qui ont de la classe. Regardez sa camelote comparée à mes articles.

VENDEUR 1 Et sa sœur.

VENDEUR 2 Il n'arrive même pas à la fourguer pour rien.

VENDEUR 1 Et sa tante.

VENDEUR 2 Frauduleux. Tout. C'est même pas du vrai cuir.

VENDEUR 1 Qui c'est que t'appelles « frauduleux » ? Viens me le dire ici en face.

Ils sont sur le point d'en venir aux mains lorsqu'un coup de sifflet retentit, leur indiquant qu'il faut filer car la police arrive. Ils emballent rapidement leurs articles dans les tissus et s'enfuient.

Entrent Sarah, en train de s'imprégner de l'atmosphère du Ghetto, puis Valentina.

SARAH (*en italien*) *Scusi. Lei e la guida ufficiale ?*

VALENTINA (*en anglais*) *Yes, I am the official guide.*

SARAH (*au public*) Pourquoi est-ce que l'on me répond à chaque fois en anglais ?

VALENTINA J'ai un doctorat dans la langue de Shakespeare. Pourquoi parlerai-je italien ?

SARAH C'est vous qui faites la visite ?

VALENTINA Vous devrez attendre le début. Des gens vont venir rejoindre le groupe. Cinq. Dix minutes. Avez-vous votre billet ?

VOIX À L'ACCENT AMÉRICAIN (*bors-scène*) Hey, c'est des gondoles, là ? Alors pourquoi j'entends personne chanter ?

VALENTINA Oh non. (*Pause.*) D'où venez-vous ?

SARAH D'Angleterre.

VALENTINA Vous n'avez pas l'accent.

SARAH Je suis née en Pologne.

VALENTINA Quand êtes-vous partie ?

Des cloches d'église sonnent.

SARAH Après la Guerre.

VALENTINA Où étaient vos parents ?

SARAH La visite commence bientôt ?

VALENTINA Il faut que tout le groupe soit là. Ce n'est pas une visite individuelle.

SARAH Vous parlez bien anglais.

VALENTINA Merci.

SARAH Moi je parle toujours comme une vache espagnole.

VALENTINA Cela a été difficile d'apprendre ?

SARAH Au début, oui. Mais à qui pouvais-je parler polonais ?

VALENTINA Vous étiez en Angleterre toute seule ? Quand vous étiez petite fille ?

SARAH Ma tante voulait rester en Pologne. Elle était communiste. Mon père aussi était communiste.

VALENTINA Que lui est-il arrivé ?

SARAH Je n'en parle jamais.

VALENTINA Pourquoi ?

SARAH Qui m'aurait crue à l'époque ? Et aujourd'hui ? Ce n'est pas « tendance ». (*Pause.*) J'étais dans le Ghetto de Varsovie. Je me suis échappée. Avec ma tante. Nous sommes passées chez les Aryens.

VALENTINA Vous aviez quel âge ?

SARAH Onze ans. Mon père m'avait procuré de faux papiers. Une nouvelle identité. Je faisais comme si j'étais catholique. J'avais appris les paroles à l'école. « Je vous salue Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous ». J'étais une Juive qui adorait Marie et le petit Jésus. J'aimais l'église. C'est elle qui ne m'aimait pas.

VALENTINA (*avec ironie*) Sainte Marie mère de Dieu.

SARAH Même le Pape était ami avec Hitler.

VALENTINA Tout comme celui d'aujourd'hui.

SARAH Mon père avait trente-six ans quand ils l'ont emmené. Lui qui se croyait polonais ! Il avait servi dans l'armée polonaise. Il aurait dû aller en Palestine.

VALENTINA En Palestine ?

SARAH Il a refusé. Il n'était pas sioniste.

VALENTINA Où est-il allé ?

SARAH À Treblinka. (*Temps.*) Et votre famille à vous ?

VALENTINA Comme tout le monde. On aimait l'église. Et *Il Duce*. (*Pause.*) Le groupe devrait déjà être ici mais les eaux sont en train de monter et je ne sais pas si on a mis des tréteaux pour qu'il puisse passer.

Un chien aboie.

SARAH Parlez-moi de cet endroit.

VALENTINA Le premier ghetto se trouvait ici, à Venise. Le mot « ghetto » vient de l'italien. Il signifie « fonderie ». Parce qu'ici, on fondait le métal. Les Juifs allemands et italiens habitaient dans le Nouveau Ghetto et les levantins dans le Vieux Ghetto. Les Juifs à Venise vivaient à part et payaient plus d'impôts que les autres. À partir de 1516 ils furent obligés de s'installer sur cette île.

SARAH Il y a combien de synagogues ?

VALENTINA La première que vous voyez là-bas était pour les Juifs qui venaient d'Allemagne et l'autre synagogue était pour ceux qui étaient venus d'Espagne afin d'échapper à l'Inquisition. Le seul métier qu'on leur permettait d'exercer était de prêter de l'argent ou d'être médecin, de vendre des meubles ou des vieux vêtements. S'ils sortaient du Ghetto, ils devaient porter un chapeau jaune ou rouge ou alors un morceau de tissu jaune sur la poitrine.

SARAH Moi je portais une étoile jaune.

VALENTINA Oui.

SARAH En venant, là-bas, j'ai vu des gens masqués.

VALENTINA Demain, c'est Vendredi Saint. Certaines personnes font carnaval toute l'année.

SARAH Pourquoi faites-vous ce métier ?

VALENTINA C'est un métier comme un autre.

SARAH Oui mais voir des Juifs défiler toute la journée. Vous n'en

avez jamais assez ?

VALENTINA Assez ? (*Elle ne sait pas quoi répondre.*) Vous savez, ils me demandent toujours si je suis Juive.

SARAH Les Américains ?

VALENTINA En général, oui.

SARAH Oui. Cela vous ennuie ?

VALENTINA Hier, il y avait un vieil homme. Un Juif qui avait été G.I. Il avait libéré l'Italie. Bon, pas tout seul, bien-sûr. C'est pour cette raison que je fais ce métier. Un Juif Américain qui nous a libéré des fascistes pendant que mes grands-parents étaient fascistes et faisaient dieu sait quoi. (*Un peu perdue, elle revient à son discours de guide touristique.*) Saviez-vous que les Juifs avaient le droit de quitter le Ghetto pendant la journée pour travailler à Venise ? Mais à six heures ils devaient être de retour derrière les murs. Derrière la grille. Ils étaient alors coupés du reste du monde et obligés de vivre dans ce petit espace. Ils étaient des centaines dans des logements surpeuplés.

SARAH Nous étions dix-neuf à vivre dans une seule pièce, dans le Ghetto de Varsovie. (*Silence.*) Combien y a-t-il de Juifs en Italie de nos jours ?

VALENTINA Pas beaucoup.

SARAH Et vous, les Italiens, qu'est-ce que vous dites des Juifs aujourd'hui ?

VALENTINA Pas grand-chose. « Ils ont des gros nez ». « Ils ont le sens de l'argent ».

Un groupe d'acteurs arrive sur la scène avec des costumes, des tables et des chaises. Ils installent un décor sommaire pour la répétition générale.

VALENTINA Cosa fai ?

ACTEUR 1 *Inglese ?*

VALENTINA Qu'est-ce que vous faites ?

ACTEUR 1 Nous répétons une pièce. C'est la générale.

VALENTINA Ici ?

ACTEUR 1 (*pensant qu'elle n'a pas compris*) La répétition générale !

ACTEUR 2 Il y a un problème ?

VALENTINA Une pièce ? Ici ?

ACTEUR 2 Pourquoi pas ?

VALENTINA Vous avez la permission ?

ACTEUR 2 Vous rigolez ?

VALENTINA Vous ne pouvez pas jouer ici. J'attends un groupe.

ACTEUR 1 La crue a commencé. Personne ne peut passer. Votre groupe est bloqué.

ACTEUR 2 Même notre metteure en scène s'est fait prendre. Allez, on y va pour le filage quand-même.

ACTEUR 3 C'est un chouette endroit. Le Ghetto, c'était le paradis des joueurs. Et il y avait de la musique. Tout comme à Harlem dans les années 30.

ACTEUR 4 Allez, Antonio. (*Ils ont monté un décor de café. À Sarah.*) Eh, vous voulez regarder ?

SARAH Oh oui.

SCÈNE 2

ACTEUR 1 Allez Antonio.

ANTONIO Au vrai, je ne sais pas pourquoi je suis si triste,
Cela me pèse, vous dites que cela vous pèse aussi ;
Mais comment j'ai attrapé, trouvé, ou rencontré cela,
De quelle étoffe c'est fait, de quoi cela est né,
Je dois encore l'apprendre.
Et la tristesse me rend si pauvre d'esprit

Que j'ai beaucoup de mal à me connaître.

SALERIO Votre esprit roule sur l'océan,
Là-bas, où vos carques aux voiles majestueuses
Telles des seigneurs et de riches bourgeois des flots,
Ou pareilles à des chars dans le cortège de la mer,
Regardent de très haut les petits caboteurs
Qui les saluent, leur font la révérence,
Quand elles glissent près d'eux de leurs ailes de toile.

SOLANIO Croyez-moi, Monsieur, si je courais de tels risques,
La meilleure part de mes sentiments serait
En mer avec mes espoirs. Sans cesse je serais
À arracher des brins d'herbe pour savoir d'où vient le vent,
Scrutant les cartes, y cherchant ports, môles et rades ;
Et tout ce qui pourrait me faire redouter
Un malheur pour mes cargaisons, assurément
Me rendrait triste.

SALERIO Mon souffle, refroidissant mon potage,
M'insufflerait la fièvre à la pensée du mal
Qu'un souffle trop puissant pourrait causer en mer.
Je ne pourrais pas voir couler le sablier
Sans penser aux bas-fonds, aux bancs de sable,
Et sans voir enlisé mon riche *Saint-André*,
Inclinant son grand mât plus bas que sa charpente
Pour baiser son tombeau ; pourrai-je aller à l'église
Et voir le saint édifice de pierre
Sans penser aussitôt aux rocs dangereux,
Qui, rien qu'à toucher le flanc de mon noble vaisseau,
Disperseraient toutes ses épices sur les flots,
Draperaient de mes soies les vagues rugissantes,
Sans me dire, en un mot : tout ce qui à l'instant valait tant,
À l'instant ne vaut rien ? Aurai-je la pensée
De penser à cela sans manquer de penser
Qu'un tel accident me rendrait triste ?
Mais ne me dites rien, je sais qu'Antonio
Est triste de penser à ses marchandises.

ANTONIO Non, croyez-moi, j'en remercie la chance,
Mes risques ne sont pas confiés à une seule cale,
À destination d'un seul lieu ; ni ma fortune entière
Au hasard de la présente année :
Ce n'est donc pas mon commerce qui me rend triste.

SOLANIO Eh bien alors vous êtes amoureux.

ANTONIO Allons donc !

SOLANIO Pas amoureux non plus : alors disons que vous êtes triste

Parce que vous n'êtes pas gai ; et qu'il vous serait aussi facile
De rire et de sauter, et de dire que vous êtes gai
Parce que vous n'êtes pas triste. Ah, par Janus au double visage,
Nature à ses heures forge d'étranges gaillards :
Certains qui ont toujours les yeux mi-clos,
Et rient comme des perroquets au son d'une cornemuse.
Et d'autres, d'un aspect si vinaigré,
Qu'ils ne montreront pas leurs dents en guise de sourire
Même si Nestor jurait que la blague est risible.

Entrent Bassanio, Lorenzo et Graziano.

Voici venir Bassanio, votre très noble parent,
Graziano et Lorenzo. Adieu,
Nous vous laissons en meilleure compagnie.

SALERIO Je serai bien resté jusqu'à vous rendre gai,
Si des amis plus chers ne m'avaient devancé.

ANTONIO Vous m'êtes très chers.
J'imagine que vos propres affaires vous réclament,
Et que vous saisissez l'occasion de partir.

Sortent Salerio et Solanio.

LORENZO Mon seigneur Bassanio, puisque vous avez trouvé Antonio,
Tous deux nous vous laissons, mais à l'heure du dîner,
Je vous en prie, pensez à notre rendez-vous.

BASSANIO Je ne vous ferai pas défaut.

GRAZIANO Vous n'avez pas bonne mine, signor Antonio,
Vous faites trop grand cas de ce monde :
C'est le perdre que l'acheter de trop de soucis,
Croyez-moi, vous êtes étonnamment changé.

ANTONIO Je tiens le monde pour ce qu'il est, Graziano,
Un théâtre, où chacun doit jouer un rôle,
Et le mien est d'être triste.

GRAZIANO Viens, bon Lorenzo... Adieu,
Je finirai mon prêche après dîner.

LORENZO Allons, nous vous quittons jusqu'à l'heure du dîner.

Sortent Graziano et Lorenzo.

Antonio caresse Bassanio. Il est clair qu'ils sont amants.

ANTONIO Allons, dites-moi à présent quelle est cette dame
Que vous avez juré d'aller voir en secret pèlerinage,
Vous m'aviez promis d'en parler aujourd'hui.

BASSANIO Vous n'ignorez pas, Antonio,
À quel point j'ai délabré ma fortune,
En déployant un faste plus somptueux
Que celui que mes faibles moyens me permettaient de soutenir.
Et je ne me plains pas à présent de devoir réduire
Ce noble train de vie, mais mon premier souci
Est de m'acquitter honorablement des lourdes dettes
Où ma jeunesse, quelque peu trop prodigue,
M'a laissé m'engager : c'est à vous, Antonio,
Que je dois le plus en argent et en amour,
Et c'est sur la foi de votre amour que je me décide
À vous dévoiler tous les plans et projets que je forme
Pour me libérer de toutes mes dettes.

ANTONIO Je vous prie, cher Bassanio, de me les faire connaître,
Et s'ils ne s'écartent pas plus que vous
Des chemins de l'honneur, soyez sûr,
Que ma bourse, ma personne, mes ressources dernières

Sont toutes ouvertes à vos besoins.

BASSANIO Quand, encore écolier, je perdais une flèche,
Je lançais sa pareille de la même portée
Dans la même direction, la suivant d'un regard plus attentif
Pour retrouver l'autre, et en risquant les deux,
Souvent je retrouvais les deux : je cite cette expérience de mon
enfance
Parce que ce qui suit est pure innocence.
Je vous dois beaucoup, et, par mon obstination de jeune homme
prodigue,
Ce que je vous dois est perdu, mais si vous voulez bien
Lancer une autre flèche dans la même direction
Que la première, je ne doute pas,
En surveillant sa trajectoire, soit de trouver les deux,
Soit de vous rapporter votre dernière mise,
En restant votre débiteur reconnaissant pour la première.

ANTONIO Vous me connaissez bien, et vous perdez le temps
À circonvenir mon amour avec tous ces détours,
Et à coup sûr me faites plus de tort maintenant
En doutant que je veuille pour vous faire tout mon possible
Que si vous aviez gaspillé toute ma fortune :
Dites-moi donc seulement ce que je dois faire,
Si vous savez que je peux le faire,
Et j'y suis prêt : ainsi, parlez.

BASSANIO Il y a à Belmont une riche héritière,
Elle est belle, et plus encore que belle,
Dotée de vertus prodigieuses ; j'ai déjà de ses yeux
Reçu de doux messages muets :
Son nom est Portia, elle ne le cède en rien
À la fille de Caton, la Portia de Brutus,
Et le vaste monde n'ignore pas sa valeur,
Car le souffle des quatre vents lui amène de tous les rivages
De glorieux prétendants, et ses boucles de soleil
Accrochent sur ses tempes comme une toison d'or,
Qui fait de son palais de Belmont la plage de Colchos,

Où de nombreux Jasons viennent la conquérir.
Ô mon Antonio, si seulement j'avais les moyens
De rivaliser avec l'un d'eux,
Mon esprit me présage une telle prospérité
Que je connaîtrai sans nul doute une heureuse fortune.

ANTONIO Tu sais que toute ma fortune est en mer,
Et je n'ai ni argent ni marchandises
Pour lever sur-le-champ une somme, ainsi, va,
Tente ce que peut mon crédit à Venise,
Il sera pressuré à l'extrême
Pour te donner de quoi te rendre à Belmont auprès de la belle
Portia.
Va, vite, chercher de ton côté, je chercherai du mien,
Où trouver de l'argent, et je ne doute pas
D'en obtenir par mon crédit, ou par mes amitiés.

Ils sortent.

SARAH Je connais. C'est la pièce de Shylock !

VALENTINA Shakespeare l'a volée à l'histoire italienne *Il Pecorone*.
Le Juif qui accorde un prêt contre une livre de chair.

SARAH Je voudrais qu'elle n'ait jamais été écrite !

TABLEAU.

Messe catholique. L'ensemble devient une procession religieuse.

CHANT : *Misericordia. On apporte une statue de la Vierge Marie.*

Jessica suit une rangée de Religieux et de Religieuses. Ils ne la voient pas. Une Religieuse est en prière.

Jessica est fascinée. Sarah prie avec elle.

SCÈNE 3

Jessica allume les bougies du shabbat. Elle se couvre la tête.

Shylock rompt le pain Challah, en mange une bouchée et lui en donne. Il verse du vin dans deux gobelets. Ils trinquent et disent L'chaim. Il l'embrasse tendrement.

JESSICA Shabbat Shalom.

SHYLOCK Shabbat Shalom. (*Il l'embrasse. Ils s'assoient. Il bénit le vin. Ils trinquent.*) L'chaim.

JESSICA L'chaim.

SHYLOCK Ma « Gittele » (*Ils s'assoient.*)

JESSICA Comment m'as-tu appelée ?

SHYLOCK C'est ton nom Juif. « La gentille, la bonne ».

JESSICA Je ne le mérite peut-être pas.

SHYLOCK Ta mère, Leah, portait le même nom que la femme de Jacob.

JESSICA Mais Jacob ne voulait pas d'elle. Il était amoureux de Rachel, sa sœur plus jeune, plus belle.

SHYLOCK Tu te souviens bien.

JESSICA Et Jacob a dû travailler sept longues années gratuitement pour obtenir Rachel.

SHYLOCK Effectivement.

JESSICA Il y a plein de tromperies dans la Bible. Pourquoi la cites-tu tout le temps ?

SHYLOCK C'est comme cela qu'on apprend.

JESSICA Le roi David tue un homme pour voler sa femme. Adultères, mensonges et meurtres. Voilà la Bible. Voilà d'où nous venons !

SHYLOCK Suffit ! Je parle de ta mère, Leah. La seule femme que j'ai jamais désirée.

JESSICA Cela fait dix ans qu'elle est morte. Dix ans !

SHYLOCK Et toutes les nuits je tends le bras vers son côté du lit. Il est vide.

JESSICA Pourquoi ne pas te remarier ?

SHYLOCK Je ne veux pas d'une autre femme. Tu es tout ce que je possède au monde.

Silence.

JESSICA J'ai faim. On mange ?

SCÈNE 4

Portia est allongée sur une banquette, couverte d'un drap.

PORTIA En vérité, Nerissa, mon petit corps est las de ce grand monde.

NERISSA Vous pourriez l'être, douce dame, si vos malheurs étaient aussi abondants que vos biens.

Un jeune amant sort en rampant de sous le drap qui recouvre Portia.

PORTIA Belles sentences et bien dites.

NERISSA Elles seraient meilleures si elles étaient bien suivies.

PORTIA Le cerveau peut bien inventer des lois pour modérer le sang, mais une nature ardente saute par-dessus les décrets les plus froids.

Titien a peint un tableau. *Vénus*. Elle est nue et elle tient les mains juste ici. *(Elle pose les mains sur son pubis.)* On dit que c'est un tableau de mariage, mais il n'y a pas d'homme à ses côtés.

AMANT Mon préféré est *Vénus et Cupidon* de Lotto Lorenzo.

PORTIA Pourquoi ?

AMANT Cupidon angéliquement pissant à travers une couronne de fleurs et de pétales répandus autour de son « juste ici ».

PORTIA Pourquoi ?

AMANT Il la déflore !

PORTIA Ah vous faites si bien mon éducation ! Mais ce

raisonnement n'est pas de nature à me choisir un mari. Hélas, ce mot « choisir » ! Je ne peux ni choisir qui je voudrais ni refuser qui me déplaît, ainsi la volonté d'une fille vivante est-elle bridée par les dernières volontés d'un père mort.

NERISSA Votre père fut toujours vertueux, et les saintes personnes ont à leur mort de bonnes inspirations, aussi, dans la loterie qu'il a imaginée avec ces trois coffrets d'or, d'argent, et de plomb, entre lesquels celui qui choisit suivant son intention vous choisit, nul doute que le seul à bien choisir sera un homme que vous aimerez pour de bon.

D'abord il y a le prince napolitain. Ensuite il y a le compte palatin. Que dites-vous, alors, de Falconbridge, le jeune baron anglais ? Que pensez-vous du seigneur écossais, son voisin ? Comment trouvez-vous le jeune Allemand, neveu du duc de Saxe ?

PORTIA Assez abject le matin quand il est à jeun, et absolument abject l'après-midi quand il est saoul. Je ferai tout, Nerissa, avant d'épouser une éponge.

NERISSA Calmez-vous. Ils sont tous rentrés chez eux. Personne ne voulait risquer d'être perdant à l'épreuve inventée par votre père.

PORTIA Douces paroles. Faisons une fête ! J'apprends la salsa ! (*Elle dance avec sensualité. Ironiquement.*) Vivrais-je aussi vieille que la Sybille, je mourrai aussi chaste que Diane.

NERISSA À moins que vous ne soyez gagnée de la façon prévue par votre père. Ne vous souvenez-vous pas d'un certain vénitien, un lettré et un brave ?

PORTIA Bassanio le dépensier.

NERISSA Bassiano le bel homme.

PORTIA Mais qui que j'épouse, il obtiendra tout ce que je possède. Et je serai sa servante. Si nous fermions la porte à tous ces prétendants ? Que se passerait-il alors ? (*On frappe à la porte.*) Pourquoi frappent-ils à la porte lorsqu'ils demandent à entrer ? Mon père m'a abandonnée aux chasseurs de fortune. Ne répond pas. Ne répond pas.

Un chien aboie. Lancelot, un nœud coulant autour du cou, traverse la scène en courant.

LANCELOT Où est ce chien ? Je vais le pendre. Je vais l'étrangler. Je vais le pendre à la plus haute branche.

TABLEAU.

Les comédiens traversent la scène en jouant des percussions. Graziano regarde Jessica. Il lui fait un geste obscène. Elle se sauve, apeurée.

SCÈNE 5

Un café

SHYLOCK Trois mille ducats, bon.

BASSANIO Oui, Monsieur, pour trois mois.

SHYLOCK Pour trois mois, bon.

BASSANIO De cette somme, comme je vous l'ai dit, Antonio sera garant.

SHYLOCK Antonio se portera garant, bon.

BASSANIO Pouvez-vous m'aider ? Voulez-vous me faire ce plaisir ? Connaîtrai-je votre réponse ?

SHYLOCK Trois mille ducats pour trois mois, et Antonio garant.

BASSANIO Votre réponse à cela.

SHYLOCK Antonio est un homme de bien.

BASSANIO Avez-vous jamais entendu quelque imputation contraire ?

SHYLOCK Oh ! non, non, non, non : mon propos quand je dis que c'est un homme de bien, est de vous faire comprendre qu'il est solvable, – pourtant ses ressources sont exposées : il a une caraque en route pour Tripoli, une autre pour les Indes, j'apprends en outre sur le Rialto qu'il en a une troisième au Mexique, une quatrième qui

fait route vers l'Angleterre, et d'autres cargaisons éparpillées au loin, – mais les navires ne sont que des planches, les marins que des hommes, il y a des rats sur terre, et des rats sur mer, des voleurs sur terre, et des voleurs sur mer – je veux dire des pirates –, et puis il y a le péril des mers, des vents et des rochers : l'homme est néanmoins solvable, – trois mille ducats –, je pense que je peux accepter son billet.

BASSANIO Soyez assuré que vous le pouvez.

SHYLOCK Je m'assurerai que je le peux ; et afin de pouvoir m'en assurer, je vais y réfléchir... Puis-je parler à Antonio ?

BASSANIO S'il vous plaît de dîner avec nous.

SHYLOCK Oui, pour sentir l'odeur du porc, pour manger de cet habitacle où votre prophète le Nazaréen conjura le diable d'entrer ! Je veux bien acheter avec vous, vendre avec vous, parler avec vous, marcher avec vous, et ainsi de suite ; mais je ne veux pas manger avec vous, boire avec vous, ni prier avec vous. Quelles nouvelles sur le Rialto ?

Entre Antonio.

Qui vient là ?

BASSANIO C'est le signor Antonio.

SHYLOCK Quel air de publicain flagorneur !

Je le hais parce qu'il est chrétien.

Mais plus encore, parce que dans son humble sottise

Il prête de l'argent gratis, et fait baisser

Le taux d'usure ici chez nous à Venise.

Si je peux le tenir une fois sur le flanc,

J'assouvirai la vieille rancœur que je lui porte.

Il hait notre sainte nation, et se répand en injures,

Dans le lieu même où s'assemblent les marchands,

Contre moi, mes affaires, et mon profit bien gagné,

Qu'il appelle intérêt. Maudite soit ma tribu,

Si je lui pardonne !

BASSANIO Shylock, entendez-vous ?

SHYLOCK Je réfléchissais à ce que j'ai en réserve,
Et d'après les calculs approximatifs de ma mémoire
Je ne peux pas réunir sur-le-champ la somme totale
De trois mille ducats : mais qu'importe ?
Tubal, un riche Hébreu de ma tribu,
Me fournira ce qu'il faut ; mais doucement ! Combien de mois
Désirez-vous ? (*À Antonio.*) Bonheur à vous, bon signor,
Le nom de Votre Honneur était justement sur nos lèvres.

Shylock tend la main. Antonio ne la prend pas.

ANTONIO Shylock, bien que je ne prête ni n'emprunte
En prenant ou donnant des intérêts,
Pour subvenir pourtant aux urgents besoins de mon ami,
Je romprai cette coutume. (*À Bassanio.*) Sait-il déjà
Combien vous voudriez ?

SHYLOCK Oui, oui, trois mille ducats.

ANTONIO Et pour trois mois.

SHYLOCK J'avais oublié, trois mois... Vous me l'aviez dit.
Eh bien alors, votre billet ; voyons... mais écoutez,
Vous disiez, il me semble, que vous ne prêtez ni n'empruntez
À profit.

ANTONIO En effet, jamais.

SHYLOCK Quand Jacob menait paître les moutons de son oncle
Laban...

Ce Jacob était, après notre saint Abraham
(Grâce à ce que fit pour lui son ingénieuse mère)
Le troisième patriarche ; oui, le troisième.

ANTONIO Eh bien ? Est-ce qu'il prêtait à intérêt ?

SHYLOCK Non, pas à intérêt, à strictement parler
Pas à intérêt... écoutez bien ce que fit Jacob :
Quand Laban et lui furent convenus
Que tous les agnelets rayés et tachetés

Reviendraient à Jacob comme salaire, les brebis étant en rut
À la fin de l'automne s'accouplèrent aux béliers,
Et tandis que l'œuvre de génération
Était en cours parmi ces laineux procréateurs,
L'astucieux berger se mit à peler des baguettes,
Et au moment où s'accomplissait l'acte de nature
Il les planta devant les brebis en chaleur,
Qui, concevant alors, au temps de l'agnelage,
Mirent bas des agneaux bigarrés, et ceux-ci furent pour Jacob.
C'était là une façon d'obtenir un profit, et il en fut béni :
Et le profit est bénédiction quand il n'est pas volé.

ANTONIO C'était là une aventure, Monsieur, que Jacob ne maîtrisait pas,
Une chose qu'il n'était pas en son pouvoir de créer,
Mais qui était façonnée et réglée par la main du ciel.
Était-ce là un argument pour justifier l'intérêt ?
Ou votre or et votre argent sont-ils brebis et béliers ?

SHYLOCK. Je ne saurai le dire, mais je les fais se reproduire aussi vite.

Mais écoutez-moi bien, signor...

ANTONIO Remarquez ceci, Bassanio,
Le diable peut citer l'écriture à ses fins.
Une âme fourbe produisant de saints témoignages
Est comme un traître à la joue souriante,
Une belle pomme dont le cœur est pourri.
Ô quelle belle figure a la duplicité !

SHYLOCK Trois mille ducats, c'est une belle et ronde somme.
Trois mois sur douze, alors, voyons le taux...

ANTONIO Eh bien, Shylock, serons-nous vos débiteurs ?

SHYLOCK Signor Antonio, maintes et maintes fois
Sur le Rialto vous m'avez insulté
À propos de mon argent et de ce qu'il rapporte.
Je l'ai toujours supporté d'un patient haussement d'épaules,
(Car souffrir est l'insigne de toute ma tribu)

Vous me traitez de mécréant, de chien d'égorgeur,
Et vous crachez sur ma houppelande de Juif,
Et tout cela pour l'usage que je fais de ce qui est à moi.
Or, il apparaît aujourd'hui que vous avez besoin de mon aide :
Alors, vous venez me trouver, et me dites,
« Shylock, nous voudrions de l'argent », vous me dites cela,
Vous qui vidiez vos crachats sur ma barbe,
Et me chassiez à coups de pied comme vous repoussez un roquet
étranger
Loin du seuil de votre maison, vous voulez de l'argent.
Que devrai-je vous dire ? Ne devrai-je pas dire :
« Un chien a-t-il de l'argent ? Est-il possible
Qu'un roquet puisse prêter trois mille ducats ? » ou bien
Dois-je me courber bien bas, et sur un ton d'esclave,
Retenant mon souffle dans un murmure d'humilité,
Vous dire :
« Cher Monsieur, vous avez craché sur moi mercredi dernier ;
Vous m'avez repoussé du pied tel jour ; une autre fois
Vous m'avez traité de chien ; et pour toutes ces courtoisies
Je vais vous prêter cet argent ? »

ANTONIO Il se peut bien que je te traite encore ainsi,
Que je crache encore sur toi, que je te repousse aussi.
Si tu prêtes cet argent, ne le prête pas
Comme à un ami, car quand donc l'amitié
A-t-elle tiré profit du stérile métal confié à un ami ?
Prête-le plutôt à ton ennemi,
Et s'il manque à son engagement, tu pourras d'un meilleur front
Exiger son châtement.

SHYLOCK Oh ! Voyez comme vous fulminez !
Je voudrais être ami avec vous et gagner votre amour,
Oublier les affronts dont vous m'avez souillé,
Subvenir à vos besoins présents, sans prendre un seul denier
D'intérêt pour mon argent, et vous ne voulez pas m'entendre...
Mon offre est généreuse.

BASSANIO Ce serait la générosité même.

SHYLOCK Cette générosité je veux la faire paraître,
Venez avec moi chez un notaire, et là apposez votre sceau
Sur un simple billet, et par jeu et par plaisanterie,
Si vous ne me remboursez pas tel jour,
En tel lieu, la somme ou les sommes
Mentionnées dans le contrat, que le dédit
Soit fixé à une livre exactement
De votre chair blanche, à découper et à prendre
Dans la partie de votre corps qui me plaira

BASSANIO Vous n'apposerez pas votre sceau sur un tel billet,
Je préfère demeurer dans le besoin.

ANTONIO Ne crains rien, mon ami, je n'aurai pas à payer ce dédit :
Dans deux mois, soit un mois avant
Qu'expire ce billet, je compte bien recevoir
Trois fois le triple de ce billet.

SHYLOCK Ô mon père Abraham, voilà bien les chrétiens,
La dureté de leurs procédés leur apprend à suspecter
Les intentions d'autrui ! Dites-moi, je vous prie :
S'il manquait à l'échéance, que gagnerai-je
À exiger le dédit ?
Une livre de chair enlevée à un homme
N'a pas autant de prix, offre moins de profit
Que la chair des moutons, des bœufs et des chèvres. Je le redis,
Pour acheter ses faveurs, j'offre cette amitié,
S'il accepte, c'est bien, sinon, adieu,
Mais par égard pour ma bonté, de grâce, ne m'outragez pas.

ANTONIO Oui, Shylock, j'apposerai mon sceau sur ce billet.

SHYLOCK Alors, retrouvez-moi tout de suite chez le notaire,
Dikte-lui les termes de ce plaisant billet.
Moi je m'en vais tout droit chercher les ducats,
Jeter un coup d'œil à ma maison laissée à la garde peu sûre
D'un serviteur prodigue : et sur-le-champ
Je vous rejoins.

Sort Shylock.

ANTONIO Va vite, gentil Juif.
L'Hébreu tourne au chrétien, il devient généreux.

BASSANIO Je n'aime pas belles paroles, et cœur vénéneux.

ANTONIO Allons, il n'y a rien à craindre dans tout cela,
Un mois avant le jour mes vaisseaux seront là.

SCÈNE 6

Entrent le Prince de Maroc, Portia, Nerissa et leur suite.

MAROC Ne me rejetez pas à cause de mon teint,
C'est l'emblème ombragé du soleil éclatant,
Dont je suis le voisin, et le frère de sang.
Qu'on m'amène l'être le plus blanc né au Nord,
Où le feu de Phébus fait à peine fondre les glaces,
Et pour l'amour de vous ouvrons-nous une veine,
Pour prouver qui des deux a le sang le plus rouge.
Je te le dis, ô dame, ce visage
A terrifié les plus vaillants (par mon amour je le jure)
Les vierges les plus honorées sous nos climats
L'ont aimé : je ne voudrais pas en changer la couleur,
Sauf pour dérober vos pensées, ma tendre reine.

PORTIA Je ne suis pas guidée dans mon choix seulement
Par les conseils scrupuleux d'un regard de vierge :
D'ailleurs la loterie de ma destinée
M'ôte la faculté d'un libre choix.
Il vous faut courir votre chance,
Soit renoncer tout à fait à choisir,
Soit jurer avant de choisir, si le choix est mauvais
De ne plus jamais parler mariage
À une dame – soyez donc avisé.

MAROC J'y consens. Allons, conduisez-moi vers ma chance.

PORTIA D'abord au temple, après le dîner

Vous tenterez le hasard.

MAROC Allons, que la fortune me soit bonne,
Qui me peut bénir ou maudire entre les hommes !

SCÈNE 7

La rue

LANCELOT Assurément, ma conscience finira bien par me permettre de fuir de chez le Juif mon maître : le démon est à mon coude, et me tente, en me disant, « Gobbo, Lancelot Gobbo, bon Lancelot », ou « bon Gobbo », ou « bon Lancelot Gobbo, sers-toi de tes jambes, prends ton élan, fuis » ; ma conscience dit : « Non ; prends garde honnête Lancelot, prends garde, honnête Gobbo », ou comme je l'ai déjà dit, « Honnête Lancelot Gobbo, ne fuis pas, chasse à coups de pied cette idée de fuir » ; là-dessus, le démon très courageux m'invite à plier bagage : « Via ! » dit le démon, « du large ! » dit le démon, « au nom du ciel, réveille ta bravoure », dit le démon, « et fuis » ; alors, ma conscience, s'accrochant au cou de mon cœur, me dit très sagement : « Mon honnête ami Lancelot, toi le fils d'un honnête homme, ou plutôt le fils d'une honnête femme, car en réalité mon père était un peu salace, il sentait un peu le cramé ; il avait un certain goût pour... ; alors ma conscience me dit « Lancelot, ne bouge pas ! » ; « Bouge ! » dit le démon, « Ne bouge pas ! » dit ma conscience ; « Conscience », je lui dis, « tu conseilles bien » ; « Démon », je lui dis, « tu conseilles bien ». Pour obéir à ma conscience, je devrais rester chez le Juif mon maître, qui (Dieu m'assiste) est une espèce de diable ; et, pour fuir de chez le Juif, je devrais obéir au démon, qui, sauf votre respect, est le diable en personne ; assurément le Juif est le diable incarné, et, en conscience, ma conscience n'est qu'une espèce de conscience cruelle, pour m'aller conseiller de rester chez le Juif ; c'est le démon qui donne le conseil le plus amical : je vais fuir, démon. Mon maître est un vrai Juif : lui donner un cadeau ? Donnez plutôt à ce loup une corde pour se pendre ! (*Il agite une corde.*) Je meurs de faim à son service. Vous pouvez me compter les côtes avec vos doigts ! Donnez-moi

votre cadeau pour un certain Monsieur Bassanio. Si je ne le sers pas, je veux m'enfuir aussi loin que Dieu a de terre.

Entrent Bassanio, Leonardo et leur suite.

Le voici en personne ! Abordons-le, car je suis un Juif si je sers le Juif plus longtemps.

BASSANIO Me veux-tu quelque chose ?

LANCELOT De fait, en un mot comme en cent, je suis au service du Juif, et j'ai un désir.

BASSANIO Que veux-tu ?

LANCELOT Vous servir, Monsieur.

BASSANIO Je te connais bien, tu as gagné ta requête :
Shylock ton maître m'a parlé aujourd'hui,
Et est intervenu en ta faveur, si c'est une faveur
De quitter le service d'un riche Juif pour devenir
Le valet d'un gentilhomme aussi pauvre que moi.

LANCELOT Je vais prendre congé du Juif en un clin d'œil.

Il sort.

BASSANIO Je t'en prie, bon Leonardo, pense à cela,
Quand tu auras tout acheté et tout mis en bonne place,
Reviens vite, car je festoie ce soir
Mes amis les plus estimés, dépêche-toi, va.

Entre Graziano.

LEONARDO J'y mettrai tout mon zèle.

GRAZIANO Signor Bassanio !

BASSANIO Graziano !

GRAZIANO J'ai une requête à vous faire.

BASSANIO Elle est exaucée.

GRAZIANO Il faut que vous ne refusiez pas, il faut que j'aïlle avec

vous à Belmont.

BASSANIO Eh bien, il le faut, mais écoute, Graziano,
Tu es trop impétueux, trop cru, trop hardi en paroles,
Ces façons-là ne te vont pas trop mal
Et à nos yeux n'apparaissent pas comme des défauts,
Mais là où on ne te connaît pas, elles semblent
Un peu trop libres ; je t'en prie, prends la peine
De tempérer de quelques froides gouttes de dignité
Ton entrain bondissant, de peur que par ta conduite impétueuse
Tu ne sois mal jugé là où je vais,
Et ne perde mes espérances.

GRAZIANO Signor Bassanio, écoutez-moi,
Si je ne revêts pas un maintien grave,
Si je ne parle pas avec respect, ne jure que de temps en temps,
Ne garde pas en poche un livre de prières, n'ai pas un air posé,
Que dis-je, si pendant le bénédicité, je ne cache pas mes yeux
Ainsi de mon chapeau, ne soupire pas et ne dis pas « amen »,
Si je n'observe pas tous les usages de la civilité
Comme quelqu'un qui s'évertue à prendre un air sérieux
Pour plaire à sa grand-mère, ne vous fiez plus à moi.

BASSANIO Soit, nous verrons comment vous vous tiendrez.

GRAZIANO Ah ! Mais j'exclus ce soir, vous ne jugerez pas
Sur ce que nous ferons ce soir.

BASSANIO Non, ce serait dommage,
Je vous prierais plutôt de revêtir
Votre plus audacieux costume de gaieté, car nous avons des amis
Qui comptent s'amuser : mais adieu,
J'ai quelque chose à faire.

GRAZIANO Et moi je dois retrouver Lorenzo et les autres,
Mais nous viendrons vous voir à l'heure du souper.

TABLEAU.

Jessica est assise sur le toit de la maison de Shylock dans le Ghetto. Elle se remémore des épisodes de l'Inquisition, et ceux-ci se superposent aux conversions

forcées de son époque, en un double niveau théâtral.

Séquence de groupe observée par Jessica.

Par leur gestuelle, le groupe représente des gens fuyant l'Inquisition. Les mêmes jouent alternativement les victimes et les tortionnaires. Aboiements de chiens pour signaler le fait que les chiens et les loups étaient pendus au dix-septième siècle, et rappeler toutes les références aux « chiens » pour parler des Juifs dans le Marchand de Venise.

Noir sur le tableau, lumière sur Shylock tirant les cheveux de Jessica hors de sa coiffe afin de les décolorer au soleil. Il verse du jus de citron dessus.

SCÈNE 8

JESSICA On est encore en train de pendre des chiens. Combien de temps faut-il pour mourir ? Un gros chien meurt sans doute plus lentement mais cela dépend de son poids et de l'art du bourreau. Y as-tu réfléchi ?

SHYLOCK Tu veux vraiment parler de cela ?

JESSICA Le pire, c'est le loup. Il gémit quand cela prend du temps. Je garde ces bruits dans les oreilles pendant des heures. (*Temps.*) Pourquoi mère est-elle morte ?

SHYLOCK Elle voulait me donner un fils.

JESSICA Une fille ne suffit pas ?

Courte pause.

SHYLOCK Pourquoi es-tu si belle ?

JESSICA Tu me trouves belle ?

SHYLOCK Quelqu'un te tournera la tête et tu me quitteras.

JESSICA Crois-tu qu'il y ait assez de citron ?

SHYLOCK Qui sait quels garçons te courent après ?

JESSICA Personne.

SHYLOCK Des Gentils ?

JESSICA Non.

SHYLOCK Quelles choses se passent lorsque je ne suis pas à la maison ?

JESSICA Suffit !

SHYLOCK Qui vient frapper à la porte lorsque je n'y suis pas ?

JESSICA Attention, tu m'en mets dans les yeux !

SHYLOCK Autrefois, je chantais pour toi jusqu'à ce que tu t'endormes. Tu te souviens ?

JESSICA Et quand je me réveillais le matin, tu n'étais plus là.

SHYLOCK Ta mère avait besoin de moi.

JESSICA Tu aurais pu rester.

SHYLOCK Leah m'avait donné une bague. C'est tout ce que je tiens d'elle. La veux-tu ? Une turquoise.

JESSICA Oh oui ! (*Il retire la bague de son doigt avec difficulté. Il pousse un cri lorsqu'il y parvient.*) Tu cries comme le diable.

SHYLOCK Jessica !

Depuis le jour de mon mariage, je n'ai jamais ôté cette bague. Je t'aime, Jessica. Plus que ma vie. Le sais-tu ? Plus que ma vie.

JESSICA Plus de citron. Plus blonde. Plus blonde.

SCÈNE 9

Chez Shylock

Bruits du carnaval dans le lointain.

JESSICA Je suis triste que tu veilles ainsi quitter mon père,
Notre maison est l'enfer, et toi, joyeux diable,
Tu lui dérobaïs un peu de son ennui,
Mais adieu, voici un ducat pour toi,
Et, Lancelot, tout à l'heure au souper, tu verras

Lorenzo, qui est l'hôte de ton nouveau maître,
Donne-lui cette lettre, fais-le secrètement,
Et sur ce, adieu : je ne voudrais pas que mon père
Me vît en conversation avec toi.

LANCELOT Adieu ! Mes larmes exhibent ma langue, très belle
païenne, très délicieuse Juive ! ... Si un chrétien ne joue pas un tour
de coquin pour t'obtenir, je me trompe fort ; mais adieu ! Ces sottes
gouttes noient un peu mon viril caractère : adieu !

JESSICA Porte-toi bien, mon bon Lancelot.
Hélas, quel odieux péché est le mien
De rougir d'être l'enfant de mon père !
Mais bien que je sois sa fille par le sang
Je ne suis pas la fille de ses mœurs : Ô Lorenzo
Si tu tiens promesse, j'en finirai de cette lutte incessante,
Je deviendrai chrétienne et ton épouse aimante !

SCÈNE 10

La place Saint Marc

*Le niveau de l'eau est très haut et tout le monde doit traverser sur des tréteaux.
Des gens dansent au son d'un orchestre de jazz des années 40. Jessica les
regarde. Antonio danse avec Bassanio. Shylock ne remarque personne, tant il est
pressé de rentrer.*

Entrent Graziano, Lorenzo, Salerio et Solanio.

*Lorenzo est accompagné de la Prostituée. Les autres hommes commencent à
flirter avec elle. Lorenzo les repousse.*

LORENZO Oui, nous nous esquiverons pendant le souper,
Nous nous déguiserons chez moi, puis reviendrons,
Le tout en moins d'une heure.

GRAZIANO Nous n'avons pas fait les préparatifs nécessaires.

SALERIO Nous n'avons pas encore retenu de porte-torche.

SOLANIO Si ce n'est pas agencé avec soin, ce n'est pas bien,

Mieux vaut, à mon avis, ne pas l'entreprendre.

LORENZO Il n'est que quatre heures, nous avons deux heures
Pour nous équiper.

Entre Lancelot avec une lettre.

Ami Lancelot, quelles nouvelles ?

GRAZIANO Nouvelles d'amour, en vérité.

LANCELOT Avec votre permission, Monsieur.

LORENZO Où vas-tu ?

LANCELOT Pardi, Monsieur, inviter mon ancien maître le Juif à
souper ce soir chez mon nouveau maître le chrétien.

LORENZO Attends, prends ceci, (*Il lui donne de l'argent.*) dis à la
gentille Jessica

Qu'elle peut compter sur moi, dis-le lui en privé.

Va.

Allons, Messieurs,

Voulez-vous aller vous préparer pour le masque de ce soir ?

Moi, j'ai déjà un porte-torche.

SALERIO Pardieu, oui, je m'y rends sur-le-champ.

SOLANIO Et moi aussi.

LORENZO Retrouvez-nous, Graziano et moi,
Chez Graziano, d'ici une heure.

SALERIO C'est bon, nous y serons.

GRAZIANO Cette lettre n'était-elle pas de la belle Jessica ?

LORENZO Il faut que je te dise tout : elle m'y indique
Comment je dois l'enlever de chez son père,
L'or et les bijoux dont elle est pourvue,
Le costume de page qu'elle tient tout préparé.
Si jamais le Juif son père va au ciel,
Ce sera grâce à sa fille, la gentille Jessica,
Que jamais le malheur n'ose lui barrer la route

À moins d'invoquer l'excuse,
Qu'elle est la fille d'un Juif mécréant.
Allons, viens avec moi, lis attentivement ceci en chemin :
La belle Jessica sera mon porte-torche.

Graziano prend la Prostituée des bras de Lorenzo.

SCÈNE 11 Chez Shylock

*Shylock est en train de recoudre l'ourlet du manteau de Jessica.
Jessica rentre chez elle par les ponts de Venise. Musique.*

SHYLOCK Eh bien, tu verras, tes yeux en seront juges,
La différence entre le vieux Shylock et Bassanio...
Holà, Jessica ! ... Tu ne pourras plus t'empiffrer,
Comme tu le faisais chez moi – Holà, Jessica ! ...
Et dormir, et ronfler, et déchirer ta livrée.
Eh bien, Jessica, j'ai dit !

LANCELOT Eh bien, Jessica !

SHYLOCK Qui t'a dit d'appeler ? Je ne t'ai pas dit d'appeler.

LANCELOT Votre Honneur avait coutume de me dire que je ne savais rien faire sans qu'on me le dise.

Jessica entre, rouge et coupable.

JESSICA Tu m'appelles ? Que veux-tu ?

Shylock lui tend le manteau. Elle le met.

SHYLOCK Je suis invité à souper dehors, Jessica,
Voici mes clefs. Mais pourquoi irai-je ?
On ne m'invite pas par amour, ils me flattent,
Mais j'irai dans la haine pour manger
Aux dépens du chrétien prodigue. Jessica, ma fille,
Veille sur ma maison. Vraiment, je pars à contrecœur,
Quelque chose se trame contre mon repos,

Car j'ai rêvé la nuit dernière de sacs d'argent.

Le manteau est à la bonne longueur. Shylock embrasse Jessica, s'assoit et la prend sur ses genoux.

LANCELOT Je vous en supplie, Monsieur, allez-y, mon jeune maître est impatient de vous avoir.

SHYLOCK Et moi de même.

LANCELOT Et ils ont conspiré ensemble... Je ne veux pas dire que vous allez voir un masque, mais si vous en voyez un, alors ce n'est pas pour rien que mon nez s'est mis à saigner le dernier lundi de Pâques, jour qui tombait cette année-là le mercredi des Cendres d'il y a quatre ans dans l'après-midi.

SHYLOCK Quoi, il y aura des masques ? Écoute-moi, Jessica,
Verrouille mes portes, et quand tu entendras le tambour
Et l'affreux piaillage du fifre au bec recourbé,
Ne vas pas grimper aux croisées
Ni mettre ton nez à la rue
Pour contempler ces bouffons de chrétiens aux visages peints ;
Mais bouche bien les oreilles de ma maison – je veux dire mes
croisées –,
Ne laisse pas le son de cette frivole folie pénétrer
Dans mon austère maison. Par le bâton de Jacob, je jure
Que je n'ai pas l'esprit à festoyer ce soir.

JESSICA Reste !

SHYLOCK Mais j'irai.

JESSICA Père !

SHYLOCK Passe devant, toi,
Dis-leur que je viens.

LANCELOT Je passe devant, Monsieur. (*Secrètement, à Jessica.*)
Maîtresse, regardez malgré tout par la fenêtre,
D'ici peu, un chrétien arrive
Bien digne d'un regard de Juive.

SHYLOCK Que dit ce bouffon de la descendance d'Agar, hein ?

JESSICA Il me disait : « Adieu maîtresse », rien d'autre.

SHYLOCK Ce pitre n'est pas méchant, mais c'est un énorme mangeur.

Allons, Jessica, rentre,

Peut-être reviendrai-je sur-le-champ...

Fais ce que je t'ai dit, ferme les portes derrière toi,

« Qui ferme bien garde son bien ».

Un proverbe qui n'est jamais défraîchi chez un esprit économe.

JESSICA Adieu, si la fortune ne m'est pas contraire,

Tu perds une fille et j'ai perdu un père.

SARAH Tu perds une fille et j'ai perdu un père.

N'y vas pas !

JESSICA Qui êtes-vous ?

SARAH Ta mère.

JESSICA Ce n'est pas vrai.

SARAH Je pourrais l'être.

JESSICA Ma grand-mère ?

SARAH Si tu veux.

JESSICA Que me voulez-vous ?

SARAH Reste. Il a besoin de toi.

JESSICA Fous-moi la paix, vieille sorcière.

SCÈNE 12

La rue

Entrent, masqués, Graziano et Salerio.

Ils trouvent Sarah sur la scène et la narguent, utilisant les longs nez des masques vénitiens pour faire des gestes antisémites. Sarah leur échappe.

GRAZIANO Voici le porche sous lequel Lorenzo
Nous a prié d'attendre.

SALERIO L'heure est presque passée.

GRAZIANO Et il est surprenant qu'il soit en retard,
Car les amants devancent toujours l'horloge.

SALERIO Oh, les pigeons de Vénus volent dix fois plus vite
Pour sceller de nouveaux liens d'amour
Que pour garder intacte la foi jurée !

GRAZIANO Et il en est toujours ainsi : qui donc se lève d'un festin
L'appétit aussi vif que lorsqu'il s'attable ?
Où est le cheval qui refait le pénible trajet
Du retour avec la fougue indomptée
Qu'il avait à l'aller ? En toute chose,
On a plus d'ardeur à la chasse qu'à la prise.
Pareil au fils cadet ou à l'enfant prodigue
Le bateau pavoisé quitte sa baie natale,
Étreint et embrassé par la brise courtisane !
Pareil à l'enfant prodigue, voyez-le revenir
La coque délabrée et les voiles en lambeaux,
Amaigri, déchiré, ravagé par la brise courtisane !

Entre Lorenzo.

SALERIO Voici venir Lorenzo, nous reprendrons cela plus tard.

LORENZO Doux amis, votre pardon pour ce long retard :
Ce n'est pas moi, ce sont mes affaires qui vous ont fait attendre.
Quand il vous plaira de jouer les voleurs d'épouses,
Je ferai le guet pour vous aussi longtemps.

Entre Sarah, qui se dirige vers Jessica.

JESSICA Laisse-moi tranquille !

SARAH Il veut ton argent.

JESSICA C'est moi qu'il veut.

SARAH Tu te trompes.

JESSICA Tu ne sais rien.

SARAH Ne te marie pas.

JESSICA Quoi ?

SARAH Quand ton père mourra, tu auras tout ce dont tu as besoin.

JESSICA Je ne veux pas de son or.

SARAH Et tu ne l'auras pas. Ton mari obtient tout. Tu es sa vache à lait.

JESSICA Je m'en fiche.

SARAH Il ne t'est même pas fidèle maintenant !

JESSICA Tu mens. Tu es jalouse.

SARAH N'oublie pas mes paroles.

LORENZO Approchez,
C'est ici qu'habite le Juif mon père. Holà ! Y a-t-il quelqu'un ?

JESSICA Qui êtes-vous ? Dites-le moi pour plus de certitude,
Bien que je puisse jurer que je reconnais votre voix.

LORENZO Lorenzo, ton amour.

JESSICA Lorenzo, c'est certain, et mon amour c'est vrai,
Car qui aimerai-je autant ?
À part vous, Lorenzo, si je suis à vous ?

LORENZO Le ciel et tes pensées en sont témoins.

JESSICA Là, prenez ce coffret.

SARAH Jessica !

JESSICA Il en vaut la peine.
Je me réjouis qu'il fasse nuit, vous ne me voyez point,
Car j'ai grand-honte de mon déguisement :
Mais l'amour est aveugle, et les amants ne peuvent pas voir
Les ingénieuses folies qu'ils commettent,
Car s'ils le pouvaient, Cupidon lui-même rougirait

De me voir ainsi transformée en garçon.

LORENZO Descendez, car vous devez être mon porte-torche.

JESSICA Quoi, faut-il que je tienne la chandelle à ma honte ?

En vérité, elle est déjà trop claire.

Quoi ! Vous me demandez de faire la lumière, amour,
Quand je devrais rester cachée.

LORENZO Vous l'êtes, ma douce,
Sous ce gracieux costume de page.
Mais venez sur-le-champ,
Car la nuit cachotière s'enfuit,
Et on nous attend au festin de Bassanio.

JESSICA Je vais verrouiller les portes et me dorer
De quelques ducats de plus, et je suis à vous sur-le-champ.

Elle disparaît.

GRAZIANO Eh, par mon capuchon, elle est plus gentille que Juive !

LORENZO (*caressant l'argent*) Je veux être maudit si je ne l'aime pas de
tout mon cœur,
Car elle est sage, si je puis en juger,
Et belle, si mes yeux sont fidèles,
Aussi, puisqu'elle est sage, belle, et fidèle,
Elle aura sa place dans mon âme loyale.

Entre Jessica.

Ah, te voilà ? Allons, Messieurs, partons !
Sous leurs masques déjà attendent nos compagnons.

Ils sortent.

Entre Antonio.

ANTONIO Qui est là ?

GRAZIANO Le signor Antonio ?

ANTONIO Fie donc, Graziano ! Où sont tous les autres ?
Il est neuf heures, tous nos amis vous attendent.

Pas de masque ce soir : le vent s'est levé,
Bassanio d'ici peu va s'embarquer.
J'ai envoyé vingt hommes à votre recherche.

GRAZIANO Je me réjouis de cela, mon plus ardent désir
Est de mettre à la voile, et de partir cette nuit.

SCÈNE 13 Prologue

SARAH Il y avait un homme.

JESSICA Quel homme ?

SARAH À l'époque où je me cachais. À Varsovie. Il était gros. Et vieux. Il avait un ventre énorme.

JESSICA Pourquoi me racontez-vous cela ?

SARAH Il attendait que ma tante soit sortie.

JESSICA Mon Lorenzo est un dieu.

SARAH Seule dans la chambre. Il me regardait. Sainte Marie Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pêcheurs—

JESSICA Lui, il dit « Mère vierge ». Maintenant et à l'heure de—

SARAH / JESSICA notre mort.

JESSICA Suis-je pécheresse de quitter mon père ? Mais, oh, je veux Lorenzo. Je mourrai si je ne l'ai pas.

SARAH Cet homme. Sa femme était dehors à traire la vache. Que se passera-t-il si elle rentre ?

JESSICA Je dois garder le secret.

SARAH C'est notre secret, dit-il, et il ouvre ses lèvres. Des chicots noirs—

JESSICA Et il sent le sel.

SARAH Sa bouche toute mouillée et il enfonce sa grosse langue dans ma bouche. Ses mains entre mes jambes.

JESSICA Aucun homme n'a encore posé la main sur moi. Sauf mon père.

SARAH « Petite fille, je vais t'emmener au paradis ! »

JESSICA Pourquoi tremblé-je quand mon amour est près de moi ?

SARAH Où est mon père ? Pourquoi ne peut-il pas me sauver ?

JESSICA Lorenzo soulève mes cheveux et me dit que j'ai « des oreilles de Juive ». Pourquoi dit-il cela ?

SARAH Je raconte tout à ma tante. Elle dit que nous devons nous enfuir. On a caché des bagues d'argent dans la doublure de mon manteau. Mon père les y a cousues pour soudoyer les paysans. Mais quand il n'y aura plus d'argent, qui nous cachera ?

JESSICA Il soulève ma robe et me dit que j'ai des pieds de Juive. Mais mon corps est comme celui des autres filles, non ?

SARAH Cours ! Cours ! Cours ! Le feu tombe du ciel. Cours ! Quelqu'un arrive.

JESSICA Et si je vais chez lui et qu'il me déteste ?

SARAH Des soldats. Ils n'ont pas les mêmes uniformes. Du jazz sort de leurs haut-parleurs. Ils ont des jeeps. Il y a un homme noir. Il sourit. Il me tend quelque chose. Je le porte à ma bouche. C'est sucré.

SARAH Lorenzo. Il ne me détestera pas. Il m'aimera. Pour toujours. N'est-ce pas ?

SCÈNE 13 Belmont

Portia, Aragon et Maroc.

PORTIA Tirez les rideaux et découvrez
Les différents coffrets. L'un d'eux contient mon portrait, prince,
Si vous choisissez celui-là, alors je suis à vous avec.

MAROC Le premier, tout en or, porte cette inscription,
« Qui me choisit, aura ce que beaucoup désirent. »
Le second, en argent, livre cette promesse,
« Qui me choisit, obtiendra ce qu'il mérite. »
Ce troisième, en plomb vil, avec un avis aussi brut que son métal,
« Qui me choisit, doit donner et risquer tout ce qu'il a. »
Comment saurai-je si je choisis le bon ?

PORTIA (*à Aragon*) Voyez, là se trouvent les coffrets, noble prince :
Si vous choisissez celui qui me contient,
Nos rites nuptiaux seront célébrés sur-le-champ.

ARAGON Je me suis engagé par serment à ne révéler à personne
Quel coffret j'ai choisi ;
Et je me suis préparé à cela. Fortune, à présent
Réponds à l'espoir de mon cœur.

PORTIA Maintenant faites votre choix.

MAROC Qu'un dieu guide mon jugement ! Voyons,
Je vais relire encore les inscriptions.

MAROC / ARAGON Que dit ce coffret de plomb ?
« Qui me choisit, doit donner et risquer tout ce qu'il a. »

MAROC Doit donner, pour quoi ?

ARAGON Pour du plomb ?

MAROC Tout risquer pour du plomb ?
Les hommes qui risquent tout
Le font dans l'espoir de beaux avantages :
Un esprit d'or ne se laisse pas éblouir par des dehors grossiers ;
Je ne donnerai ni ne risquerai rien pour du plomb.

ARAGON Je ne choisirai pas ce que beaucoup désirent,
Parce que je ne veux pas m'accorder avec les esprits ordinaires,
Et me compter parmi les multitudes barbares.

À toi donc, écrin d'argent.

MAROC Que dit l'argent avec son teint virginal ?

« Qui me choisit, obtiendra ce qu'il mérite. »

Ce que je mérite ! Eh bien, c'est cette dame.

Si sans aller plus loin, je choisissais ici ?

Voyons une fois de plus cette phrase gravée dans l'or.

Maroc s'empare du coffret d'or.

Aragon s'empare du coffret d'argent.

PORTIA Tenez, prince, prenez, et si mon image est là,

Alors je suis à vous !

MAROC « Qui me choisit, obtiendra ce que beaucoup désirent. »

ARAGON « Qui me choisit, obtiendra ce qu'il mérite. »

MAROC Ô enfer ! Qu'avons-nous ici ?

ARAGON Ne mériterai-je qu'une tête de sot ?

Est-ce là ma récompense ? Mes mérites ne sont-ils pas plus grands ?

MAROC Une tête de mort charogne, dans l'œil cave de laquelle

Se trouve un parchemin manuscrit : je vais lire l'inscription.

« Tout ce qui brille n'est pas or

Adieu donc, froide est votre requête alors. »

ARAGON Venu faire ma cour avec une tête de sot,

J'en repartirai avec deux.

Il sort.

MAROC Portia, adieu ! J'ai le cœur trop souffrant

Pour prendre un triste congé : ainsi partent les perdants.

Il sort.

PORTIA (*se signe de soulagement*) Que tous ceux de son teint choisissent à sa façon.

Sortent Portia et sa suite. Graziano attend sur la scène. Il veut attaquer les Juifs qui rentrent au Ghetto. Shylock traverse la rue. Graziano le bouscule pour entamer une bagarre. Il s'attend à ce que Shylock se recroqueville et est surpris

de recevoir un coup de poing. Shylock s'en va et Graziano, furieux, cherche quelqu'un d'autre à harceler. Il remarque le Vendeur Africain qui attend des clients assis par terre et le frappe au visage.

SCÈNE 14
Sur le pont du Rialto

Entrent Salerio et Solanio.

SALERIO Oui mon ami j'ai vu Bassanio mettre à la voile,
Graziano est parti avec lui ;
Mais je suis sûr que Lorenzo n'est pas à bord.

SOLANIO L'infâme Juif par ses clameurs a réveillé le duc,
Qui est parti avec lui fouiller le bateau de Bassanio.

SALERIO Il est arrivé trop tard, le bateau était sous voiles,
Et c'est là que le duc a appris
Que dans une gondole on avait vu ensemble
Lorenzo et son amoureuse Jessica.
Ils n'étaient pas à bord avec Bassanio,
Antonio le certifia au duc.

SOLANIO Jamais je n'ai entendu colère si confuse,
Si étrange, si violente, et si changeante
Que celle que ce chien de Juif exhalait dans les rues :
« Ma fille ! Ô mes ducats ! Ô ma fille !
Enfuie avec un chrétien ! Ô mes ducats chrétiens !
Justice ! La loi ! Mes ducats et ma fille !
Un sac scellé, deux sacs scellés pleins de ducats,
De doubles ducats, que m'a volés ma fille !
Et des bijoux, deux pierres, deux riches pierres précieuses,
Volées par ma fille ! Justice ! Trouvez la fille,
Elle a sur elle les pierres, et les ducats ! »

SALERIO Et tous les gamins de Venise le suivent,
Criant « Mes pierres, ma fille, et mes ducats ».

SOLANIO Que le bon Antonio veille à tenir son échéance
Ou c'est lui qui payera pour tout cela.

SALERIO Pardieu, vous m'y faites penser.
Je parlais hier avec un Français,
Qui m'a dit, que dans les mers étroites qui séparent
La France de l'Angleterre, a sombré
Un vaisseau de notre pays, richement chargé :
Quand il m'a dit cela, j'ai pensé à Antonio,
Et j'ai souhaité en silence que ce ne fut pas le sien.

SOLANIO Vous feriez bien de dire à Antonio ce que vous savez,
Mais pas brutalement, vous pourriez l'affliger.

SALERIO Il n'est pas de meilleur homme sur la terre ...
J'ai vu Bassanio et Antonio se séparer,
Bassanio lui disait qu'il se dépêcherait
De revenir : et lui répondait, « N'en faites rien,
Ne gêtez pas cette affaire pour moi, Bassanio,
Mais attendez que le temps la mûrisse,
Et quant au billet que le Juif tient de moi,
Qu'il n'entre pas dans votre âme amoureuse :
Soyez gai, et employez toutes vos pensées
À faire votre cour, et à donner les témoignages de votre amour
Que vous jugerez les plus opportuns là-bas ».
Et à ce moment-là, les yeux gros de larmes,
Détournant le visage, il tendit la main derrière lui,
Et avec la plus visible émotion
Il serra la main de Bassanio, et puis ils se quittèrent.

SOLANIO Je crois qu'il n'aime ce monde que pour lui ...
Je t'en prie, partons à sa recherche
Et égayons la tristesse qui l'étreint
Par quelque distraction.

SALERIO Faisons cela.

Interlude musical avec la chanteuse de Jazz. Tous les acteurs qui se trouvent sur scène y participent et font le bœuf sur du scat. Les eaux montent.

ACTEUR (*à Sarah*) C'est ici que nous faisons notre entracte. Vous voulez boire un verre ?

Entracte.

ACTE II

SCÈNE 15

Le Rialto

Entrent Salerio et Solanio.

SOLANIO Alors, quelles nouvelles sur le Rialto ?

SALERIO Eh bien, le bruit y court toujours sans démenti qu'Antonio a un navire de riche cargaison naufragé dans la Manche ; aux *Goodwins*, ainsi je crois s'appelle l'endroit, un bas-fond très dangereux, et fatal, où les carcasses de maints navires de haut-bord gisent ensevelies, dit-on... si ma commère Rumeur est une femme honnête en paroles.

SOLANIO Je la voudrais sur ce point commère aussi menteuse que toutes celles qui ont jamais grignoté du gingembre, ou fait croire à leurs voisins qu'elles pleuraient la mort d'un troisième mari ; mais il est vrai, sans glisser dans la prolixité ni obstruer la claire grand-route de la conversation, que le bon Antonio, l'honnête Antonio... Oh ! que n'ai-je un terme digne d'accompagner son nom !...

SALERIO Allons, le point final.

SOLANIO Eh bien, la fin de l'histoire, c'est qu'il a perdu un navire.

SALERIO Je voudrais que ce fût la fin de ses pertes.

SOLANIO Laisse-moi vite dire « Amen ! », de peur que le diable ne contrarie ma prière, car le voici qui vient sous la forme d'un Juif. Eh bien, Shylock, quelles nouvelles parmi les marchands ?

SHYLOCK Vous saviez, mieux que personne, mieux que personne vous saviez, que ma fille allait s'envoler.

SALERIO C'est certain : pour ma part je connaissais le tailleur qui a confectionné les ailes avec lesquelles elle s'est envolée.

SOLANIO Et Shylock, pour sa part, savait que l'oiseau avait toutes ses plumes, et que c'est leur nature à tous de quitter le nid.

SHYLOCK Elle en sera damnée.

SALERIO C'est certain, si elle a le diable pour juge.

SHYLOCK Ma chair et mon sang, se dresser contre moi !

SOLANIO Pouah, vieille charogne ! Elle se dresse encore à ton âge ?

SHYLOCK Je dis que ma fille est ma chair et mon sang.

SALERIO Il y a plus de différence entre ta chair et la sienne qu'entre le jais et l'ivoire ; plus de différence entre ton sang et le sien, qu'entre du vin rouge et du vin du Rhin ! Mais dites-nous, savez-vous si Antonio a subi quelque perte en mer ?

SHYLOCK Encore un mauvais marché pour moi, un banqueroutier, un prodigue, qui ose à peine montrer sa tête sur le Rialto, un gueux qui venait faire le fier sur la place : qu'il veille à son billet ! Il avait coutume de prêter de l'argent en échange d'une courbette chrétienne, qu'il veille à son billet !

SALERIO Allons, je suis sûr que s'il manque à l'échéance, tu ne prendras pas sa chair : à quoi servirait-elle ?

SHYLOCK À appâter le poisson ! Si elle ne nourrit rien d'autre, elle va nourrir ma vengeance ; il m'a déshonoré, et m'a frustré d'un demi-million, il a ri de mes pertes, raillé mes bénéfices, méprisé ma nation, contrarié mes affaires, refroidi mes amis, échauffé mes ennemis... et quelle est sa raison ? Je suis Juif. Un Juif n'a-t-il pas des yeux ? Un Juif n'a-t-il pas des mains, des organes, un corps, des sens, des désirs, des émotions ? N'est-il pas nourri par la même nourriture, blessé par les mêmes armes, sujet aux mêmes maladies, guéri par les mêmes moyens, réchauffé et refroidi par le même hiver et le même été qu'un chrétien ? Si vous nous piquez, est-ce que nous ne saignons pas ? Si vous nous chatouillez, est-ce que nous ne rions pas ? Si vous nous empoisonnez, est-ce que nous ne mourrons pas ? Et si vous nous outragez, ne nous vengerons-nous pas ? Si nous sommes comme vous pour le reste, nous vous ressemblerons aussi en cela. Si un chrétien est outragé par un Juif, quelle est sa charité ? La vengeance ! Si un Juif est outragé par un chrétien, quelle devrait être sa patience, d'après l'exemple chrétien ? Eh bien, la vengeance !

L'infamie que vous m'enseignez, je la mettrai à exécution, et je me fais fort de surpasser mes maîtres.

SERVITEUR D'ANTONIO Messieurs, mon maître Antonio est chez lui et désire vous parler à tous deux.

SALERIO Nous l'avons cherché partout.

Entre Tubal.

En voici venir un autre de la tribu : impossible d'en trouver un troisième de leur espèce, sauf si le diable lui-même se fait Juif.

Sortent Solanio et Salerio.

SHYLOCK Eh bien, Tubal ! Quelles nouvelles de Gènes ? As-tu trouvé ma fille ?

TUBAL En de nombreux lieux j'ai entendu parler d'elle, mais je n'ai pas pu la trouver.

SHYLOCK Eh bien voilà, voilà, voilà, voilà ! Un diamant perdu, qui m'avait coûté deux mille ducats à Francfort ! Jamais la malédiction ne s'était abattue sur notre nation jusqu'à ce jour, jamais je ne l'avais ressentie jusqu'à ce jour – deux mille ducats que je perds là, sans compter d'autres bijoux précieux, très précieux ; je voudrais ma fille morte, là, à mes pieds, les bijoux à l'oreille : je la voudrais enterrée, là à mes pieds, les ducats dans son cercueil ! Aucune nouvelle d'eux ? Vraiment ! Et je ne sais pas ce qu'ont coûté les recherches ; oui, perte sur perte ! Le voleur parti avec tant, et tant pour retrouver le voleur, et pas de satisfaction, pas de vengeance, pas d'autre malheur que celui qui s'abat sur mes épaules, pas d'autres soupirs que ceux que j'exhale, pas d'autres larmes que celles que je verse.

TUBAL Si, d'autres hommes ont du malheur aussi. Antonio, dit-on à Gènes—

SHYLOCK Quoi, quoi, quoi ? Un malheur, un malheur ?

TUBAL ... a perdu une caraque venant de Tripoli.

SHYLOCK Dieu soit loué, Dieu soit loué ! Est-ce vrai ? Est-ce vrai ?

TUBAL J'ai parlé à des marins rescapés du naufrage.

SHYLOCK Merci, mon bon Tubal ; bonnes nouvelles, bonnes nouvelles ! Ha ! Ha ! On dit cela à Gênes !

TUBAL Ta fille a dépensé à Gênes, dit-on, quatre-vingt ducats, en une seule nuit.

SHYLOCK Tu m'enfonces un poignard... jamais je ne reverrai mon or... quatre-vingt ducats d'un coup ! Quatre-vingt ducats !

TUBAL Divers créanciers d'Antonio m'ont accompagné à Venise, ils jurent qu'il ne peut pas échapper à la faillite.

SHYLOCK Je m'en réjouis bien... je vais le harceler, je vais le torturer... je m'en réjouis.

TUBAL L'un d'eux m'a montré une bague qu'il a eue de ta fille en échange d'un singe.

SHYLOCK Qu'elle soit maudite !... tu me tortures, Tubal... c'était ma turquoise, je l'avais eue de Leah quand j'étais jeune homme : je ne l'aurais pas donnée pour une forêt de singes.

TUBAL Mais Antonio est certainement ruiné.

SHYLOCK Oui, c'est vrai, c'est très vrai... va, Tubal, engage-moi un huissier de police, retiens-le quinze jours à l'avance. Je lui arracherai le cœur, s'il manque à l'échéance, car s'il n'était plus à Venise, je pourrais faire toutes les affaires que je veux : Va, Tubal, et rejoins-moi à notre synagogue, va, bon Tubal, à notre synagogue, Tubal. Jessica. Ma Jessica. Ma bague. Ma Leah. Pour un singe ?

Il récite le kaddish.

TUBAL Pourquoi récites-tu le kaddish pour elle ? Jessica n'est pas morte.

SHYLOCK Pour moi, elle l'est.

SCÈNE 16

La scène est en deux parties.

La conversion de Jessica et la conquête de Portia.

Portia dance pour Bassanio. Jessica marche en procession derrière l'Inquisiteur.

PORTIA (à Bassanio) Je vous en prie, différez, restez un jour ou deux
Avant de vous risquer, car si vous choisissez mal
Je perds votre compagnie.

L'INQUISITEUR Renonces-tu au diable ?

JESSICA J'y renonce.

L'INQUISITEUR Acceptes-tu le sang du Christ ?

SARAH Ne fais pas ça !

JESSICA Laissez-moi tranquille.

PORTIA Aussi tardez un peu,
Quelque chose me dit (mais ce n'est pas l'amour),
Que je ne voudrais pas vous perdre et, vous le savez vous-même,
La haine ne donne pas de tels conseils ;
Mais de peur que vous ne me compreniez pas bien,
Une vierge pourtant n'a de langue que sa pensée,
Je voudrais vous garder ici un mois ou deux
Avant que vous ne vous hasardiez pour moi.

L'INQUISITEUR Le sang du Christ. L'acceptes-tu, Juive ?

PORTIA Je pourrais vous apprendre
Comment bien choisir, mais alors je suis parjure,
Jamais je ne le serai, vous pouvez donc me perdre,
Mais si cela arrive, vous me ferez souhaiter un péché,
Regretter de ne pas m'être parjurée. Maudits vos yeux,
Qui m'ont ensorcelée et divisée,
Une moitié de moi est à vous, l'autre moitié à vous,
À moi, voulais-je dire ; mais si elle est à moi, elle est à vous,
Ainsi tout est à vous.

JESSICA J'accepte le Christ.

SARAH Ne trahis pas ton père. Tu es tout ce qu'il possède.

L'INQUISITEUR Acceptes-tu son sang ?

JESSICA Ferme-la avec mon père.

PORTIA Ô ces temps cruels
Mettent une barrière entre le possesseur et son bien !
Et ainsi ce qui est à vous, n'est pas à vous ! S'il doit en être ainsi,
Que Fortune soit damnée, pas moi.
Je parle trop ; mais c'est pour retarder le temps,
Le distendre et le faire traîner en longueur,
Pour différer votre choix.

BASSANIO Laissez-moi choisir,
Car, dans cet état, je suis à la torture.

PORTI À la torture, Bassanio ? Alors avouez
Quelle trahison se mêle à votre amour.

BASSANIO Aucune, si ce n'est l'horrible trahison de se défier de soi,
Qui me fait craindre de ne pas obtenir ce que j'aime.
Il y a autant d'amitié et de vie
Entre la neige et le feu, qu'entre la trahison et mon amour.

L'INQUISITEUR Acceptes-tu le sang du Christ ?

JESSICA Les Juifs ne touchent pas au sang.

L'INQUISITEUR Mais tu n'es pas Juive. Accepte Jésus !

PORTIA Oui, mais je crains que vous ne parliez comme sous la
torture,
Où la contrainte fait dire aux hommes n'importe quoi.

BASSANIO Promettez-moi la vie, et j'avouerai la vérité.

PORTIA Eh bien, avouez et vivez.

BASSANIO « Avouez et aimez »
Aurait mieux résumé tout mon aveu.
Ô heureux tourment, où celle qui me torture

M'apprend les réponses qui me délivreront !
Mais permettez-moi d'aller vers ma fortune et vers les coffrets.

PORTIA Alors allons-y ! Je suis enfermée dans l'un d'eux :
Si vous m'aimez vraiment, vous m'y découvrirez.
Nerissa et les autres, tenez-vous à l'écart,
Que la musique joue tandis qu'il fait son choix.

Jessica chante l'Ave Maria.

BASSANIO Que vois-je ici ?
« Toi qui ne choisis pas sur l'apparence
Heureux ton choix, bonne ta chance.
Puisque ce bonheur t'échoit,
Ne cherche plus, contente-toi.
Si tu en es satisfait
Et juges ton bonheur parfait,
Vers ta dame tourne-toi,
D'un doux baiser réclame-la. »

PORTIA À l'instant, j'étais le seigneur
De cette belle demeure, la maîtresse de mes gens,
La reine de moi-même : et à cet instant, à cet instant même,
Cette maison, ces gens et moi-même
Sont à vous, à mon seigneur, je vous les donne avec cet anneau ;
Si vous vous séparez de lui, le perdez, ou le donnez,
Que cela présage la ruine de notre amour,
Et m'offre le motif de me plaindre de vous.

L'INQUISITEUR Rejettes-tu Satan et toutes ses œuvres et toutes ses
vaines promesses ?

JESSICA Je le rejette !

L'INQUISITEUR Vous voici ointe de l'huile du salut au nom du
Christ qui règne pour les siècles des siècles.

*Jessica tombe lentement au sol, prise d'extase et de ferveur religieuse.
Bassanio et Portia s'embrassent.*

BASSANIO Madame, vous m'avez fait perdre la parole,

Seul mon sang vous parle dans mes veines,
Et il y a dans toutes mes facultés cette confusion,
Qui, après le beau discours
D'un prince bien-aimé, apparaît
Dans le bourdonnement de plaisir de la multitude,
Où chaque voix, se mêlant aux autres,
Se change en immensité vide qu'habite seulement une joie
Qui s'exprime en ne s'exprimant pas ; mais quand cet anneau
Quittera ce doigt, alors la vie m'aura quitté...
Ô, dites hardiment alors que Bassanio est mort.

Sort Jessica.

NERISSA Mon seigneur et ma dame, le moment est venu,
Pour nous qui étions là, assistant au succès de nos vœux,
De vous crier « grande joie » : grande joie mon seigneur et ma
dame !

GRAZIANO Mon seigneur Basanio, et vous, ma noble dame,
Je vous souhaite toute la joie que vous pouvez souhaiter :
Car je suis sûr que vos souhaits ne s'opposent pas aux miens ;
Et quand Vos Grâces voudront célébrer
L'échange de leur foi, je les supplie de permettre
Qu'en même temps je sois marié aussi.

BASSANIO De tout mon cœur, si tu peux trouver une femme.

GRAZIANO J'en remercie Votre Seigneurie, vous m'en avez trouvé
une.

Mes yeux, mon seigneur, savent regarder aussi vite que les vôtres :
Vous vîtes la maîtresse, je vis la suivante.
J'obtins la promesse de la belle que voici
Que j'aurais son amour, si le sort
Vous donnait sa maîtresse.

PORTIA Est-ce vrai, Nerissa ?

NERISSA Oui, Madame, c'est vrai, si cela vous agréé.

BASSANIO Et vous, Graziano, vous engagez-vous de bonne foi ?

GRAZIANO Oui, de bonne foi, mon seigneur.

BASSANIO Notre cérémonie sera fort honorée de votre mariage.

GRAZIANO Nous jouerons avec eux mille ducats à qui fera le premier garçon.

PORTIA (*au public*) Le premier garçon. Pourquoi veulent-ils toujours un garçon ?

NERISSA Quoi ! Tu veux vider ta bourse ?

GRAZIANO On ne gagne à ce jeu que bourses vides.
Mais qui vient ici ? Lorenzo et son infidèle !
Quoi ! Et mon vieil ami de Venise, Salerio !

Entrent Lorenzo et Salerio. Jessica porte maintenant un grand crucifix autour du cou. Elle porte une perruque blonde pour signifier son assimilation. On ne doit pas remarquer qu'il s'agit d'une perruque.

BASSANIO Lorenzo et Salerio, soyez ici les bienvenus,
Si la jeunesse de mes nouveaux droits
A le pouvoir de souhaiter la bienvenue : avec votre permission,
Je souhaite à mes amis et mes compatriotes,
Douce Portia, la bienvenue.

PORTIA Je fais de même, mon seigneur,
Ils sont entièrement les bienvenus.

LORENZO Je remercie Votre Honneur. Pour ma part, mon seigneur,
Mon intention n'était pas de vous trouver ici,
Mais ayant rencontré Salerio en chemin
Il m'a supplié sans que je puisse dire non
De venir avec lui.

SALERIO En effet, mon seigneur,
Et j'ai des raisons pour cela. Le Signor Antonio
Se recommande à vous.

BASSANIO Avant que j'ouvre cette lettre,
Je vous prie, dites-moi comment va mon tendre ami.

SALERIO Pas malade mon seigneur, si ce n'est moralement,

Ni bien portant, si ce n'est moralement : sa lettre
Vous dira son état.

GRAZIANO Nerissa, accueille cette étrangère, souhaite-lui la
bienvenue.

Jessica n'est saluée que par Nerissa et ce, assez froidement.

Votre main, Salerio. Quelles nouvelles de Venise ?
Comment va ce royal marchand, le bon Antonio ?
Je sais qu'il se réjouira de notre succès,
Nous sommes des Jason, nous avons conquis la Toison.

SALERIO Que n'avez-vous conquis les galions qu'il a perdus !

PORTIA Il y a sur ce papier de funestes nouvelles,
Qui ôtent leur couleur aux joues de Bassanio :
La mort d'un ami cher, rien d'autre au monde
Ne pourrait altérer l'humeur
D'un homme équilibré : eh quoi ! Cela s'aggrave ?
Permettez, Bassanio, je suis votre moitié,
Et je dois avoir largement la moitié
De ce que vous apporte ce papier.

BASSANIO Ô, douce Portia,
Il y a là quelques-uns des mots les plus affligeants
Qui aient jamais noirci un papier ! Noble dame,
Lorsque je vous confiai tout d'abord mon amour,
Je vous ai dit franchement que toute la richesse que j'avais
Coulait dans mes veines, que j'étais gentilhomme,
Et lors je disais vrai : et pourtant, chère dame,
En m'évaluant à rien, vous allez voir
Combien je me vantaïs. Lorsque je vous ai dit
Que ma fortune n'était rien, j'aurais dû vous dire
Qu'elle était moins que rien ; car, en vérité,
Je me suis fait débiteur d'un ami cher,
Le rendant débiteur de son pire ennemi
Pour me nantir un peu. Voici une lettre, ma dame,
Ce papier est comme le corps de mon ami,
Chaque mot est une plaie béante

D'où jaillit le sang de la vie. Mais est-ce vrai, Salerio ?
Toutes ses entreprises ont-elles échoué ? Pas une n'a réussi ?
De Tripoli, du Mexique et d'Angleterre,
De Lisbonne, de Barbarie, des Indes,
Pas un vaisseau n'a échappé au choc terrible
Des rochers qui ruinent les marchands ?

SALERIO Pas un, mon seigneur.
En outre, il apparaît que s'il avait
L'argent disponible pour rembourser le Juif,
Celui-ci n'en voudrait pas : je n'ai jamais connu
Créature ayant forme d'homme
Qui fût si cruelle et si avide de détruire un homme.
Il harcèle le duc matin et soir,
Disant qu'on met en cause les franchises de l'État,
Si on lui dénie justice. Vingt marchands,
Le duc lui-même, et des Magnifiques
Du plus haut rang ont tenté de le fléchir,
Mais nul ne peut le détourner de son haineux procès
Pour contrat rompu, il réclame la justice et son billet.

JESSICA Quand j'étais avec lui, je l'ai entendu jurer
Devant Tubal et Chus, ses coreligionnaires,
Qu'il aimerait bien mieux avoir la chair d'Antonio
Que vingt fois la valeur de la somme
Qu'il lui devait ; et je sais, mon seigneur,
Que si la loi, l'autorité, et le pouvoir ne s'y opposent,
Cela ira très mal pour le pauvre Antonio.

PORTIA Est-ce votre ami cher qui est ainsi en difficulté ?

BASSANIO Mon ami le plus cher, l'homme le plus obligeant,
Et le mieux disposé, un cœur d'une infatigable
Générosité : un homme chez qui
L'antique honneur romain apparaît plus
Que chez quiconque respire en Italie.

PORTIA Quelle somme doit-il au Juif ?

BASSANIO Il doit pour moi trois mille ducats.

PORTIA Comment, pas plus ?
Payez-lui en six mille, et annulez le billet :
Doublez ces six mille, triplez le tout,
Avant qu'un ami de cette qualité
Ne perde un seul cheveu par la faute de Bassanio.
Venez d'abord avec moi à l'église pour m'y donner le nom d'épouse,
Et puis partez à Venise retrouver votre ami :
Car jamais vous ne dormirez aux côtés de Portia
Avec une âme inquiète. Vous aurez de l'or
Pour payer cette faible dette vingt fois et plus.
Quand elle sera payée, amenez ici votre fidèle ami.
Ma suivante Nerissa et moi-même, dans l'intervalle,
Vivrons comme vierges et veuves ; allez !
Car il vous faut partir le jour du mariage :
Accueillez vos amis, montrez une humeur gaie,
Chèrement acheté, chèrement je vous aimerai.
Mais permettez que j'écoute la lettre de votre ami.

BASSANIO « Tendre Bassanio, mes navires ont tous fait naufrage, mes créanciers se font cruels, ma situation est très précaire, mon billet au Juif est arrivé à échéance, et puisqu'en le payant il m'est impossible de vivre, toutes dettes sont acquittées entre vous et moi, si je peux seulement vous voir le jour de ma mort, néanmoins, faites comme il vous plaira : si votre amour ne vous persuade pas de venir, ce n'est pas à ma lettre de le faire. »

PORTIA Ô mon amour ! Réglez vite vos affaires et partez.

BASSANIO Puisque c'est avec votre accord que je pars,
Je vais me hâter ; mais jusqu'à mon retour auprès de vous,
Aucun lit ne sera coupable de mon retard,
Aucun repos ne s'interposera entre nous.

SCÈNE 17

Entrent Shylock, Solanio, Antonio et le Geôlier.

SHYLOCK Geôlier, surveille-le, ne me parle pas de miséricorde,

Et voilà le sot qui prêtait de l'argent gratis.
Geôlier, surveille-le.

ANTONIO Mais écoute-moi, bon Shylock.

SHYLOCK Je veux mon billet, ne parle pas contre mon billet,
J'ai juré que j'aurai mon billet :
Tu m'as traité de chien avant d'en avoir le motif,
Mais si je suis un chien, prends garde à mes crocs,
Le duc me fera justice... Je m'étonne,
Misérable geôlier, que tu sois assez stupide
Pour l'accompagner dehors à sa requête.

ANTONIO Je t'en prie, écoute mes paroles.

SHYLOCK Je veux mon billet. Je ne veux pas écouter tes paroles,
Je veux mon billet, aussi ne parle plus.
On ne fera pas de moi un de ces sots malléables et crédules,
Qui hochent la tête, faiblissent, et soupirent, et cèdent
Aux supplications des chrétiens ; ne me suis pas,
Je ne veux point de discours, je veux mon billet.

SOLANIO C'est le plus intraitable des dogues
Qui aient jamais frayed avec des hommes.

ANTONIO Laissez-le,
Je ne le harcèlerai plus de vaines prières.
Il en veut à ma vie, sa raison, je la connais bien ;
J'ai souvent délivré de ses poursuites
Bien des hommes qui étaient venus se plaindre à moi,
C'est pour cela qu'il me hait.

SOLANIO Je suis sûr que le duc
Ne lui permettra jamais d'exiger ce dédit.

ANTONIO Le duc ne peut entraver le cours de la loi :
Car les facilités dont jouissent les étrangers
Chez nous à Venise, ne sauraient être suspendues
Sans que soit discréditée la justice de l'État,
Car le commerce et les profits de la cité
Sont tributaires de toutes les nations. Aussi, va :

Ces chagrins et ces pertes m'ont tant affaibli
Que j'aurai peine à trouver une livre de chair
Demain, pour mon créancier sanguinaire.
Allons, geôlier, avance, prions Dieu que Bassanio vienne
Me voir payer ma dette, je n'ai cure du reste !

SCÈNE 18

Entrent Portia, Nerissa, Lorenzo, Jessica et Balthazar (un serviteur de Portia).

LORENZO Madame, je n'hésite pas à le dire en votre présence,
Vous avez une noble et juste conception
De la divine amitié, que vous montrez avec beaucoup d'éclat
En supportant ainsi l'absence de votre seigneur.
Mais si vous saviez à qui vous témoignez cet honneur,
À quel vrai gentilhomme vous portez secours,
Comme il aime chèrement mon seigneur votre époux,
Je sais que vous seriez plus fière de votre œuvre
Que vous ne pouvez l'être d'un bienfait ordinaire.

PORTIA Je ne me suis jamais repentie d'avoir fait le bien,
Et ne m'en repentirais pas aujourd'hui ; car entre compagnons
Qui se fréquentent et passent le temps ensemble,
Et dont les âmes portent un même joug d'amour,
Il doit bien y avoir une semblable harmonie
De traits, de manières, et de caractère ;
Ce qui me fait penser que cet Antonio,
Qui aime intimement mon seigneur,
Doit être semblable à mon seigneur. Si c'est le cas,
Comme il m'en a peu coûté
De racheter l'image même de mon âme
En l'arrachant à l'empire d'une cruauté infernale !
Mais j'ai trop l'air de faire mon éloge,
Aussi, laissons cela : parlons d'autre chose.
Lorenzo, je remets entre vos mains
La conduite et l'administration de ma maison
Jusqu'au retour de mon seigneur ; pour ma part,

J'ai adressé au ciel le vœu secret,
De vivre dans la prière et la contemplation,
Accompagnée de la seule Nerissa,
Jusqu'au retour de son mari et de mon seigneur.
Il y a un monastère à deux milles d'ici,
C'est là que nous résiderons. Je vous implore
De ne pas refuser la charge,
Que mon amitié et quelque nécessité
Vous imposent à présent.

LORENZO Madame, de tout mon cœur,
J'obéirai à vos justes ordres.

PORTIA Mes gens connaissent déjà mes intentions,
Et vous reconnaîtront, vous et Jessica,
En lieu et place de lord Bassanio et de moi-même.
Adieu donc, jusqu'à nos retrouvailles.

LORENZO Que de douces pensées et d'heureux moments vous
escortent !

JESSICA Je vous souhaite, Madame, tout le contentement du cœur.

PORTIA Merci de votre souhait, et j'ai grand plaisir
À former en retour le même souhait pour vous : au revoir Jessica.
Maintenant, Balthazar,
Je t'ai toujours trouvé honnête et loyal,
Puissé-je te trouver encore tel : prends cette lettre,
Et fais tous les efforts humainement possibles,
Pour être vite à Padoue, prends soin de remettre ceci
Entre les mains de mon parent, le docteur Bellario,
Fais attention aux papiers et aux vêtements qu'il te donne,
Rapporte-les, je te prie, avec toute la vitesse imaginable,
Au *traghetto*, ce bac public
Qui nous relie à Venise ; ne perds pas de temps en paroles,
Pars, je serai là-bas avant toi.

BALTHAZAR Madame, je pars avec toute la hâte requise.

PORTIA Viens, Nerissa, j'entreprends un projet

Que tu ne connais pas encore ; nous verrons nos maris
Plus tôt qu'ils ne le pensent !

NERISSA Et eux, nous verront-ils ?

PORTIA Oui, Nerissa, mais habillées de telle sorte,
Qu'ils nous croiront dotées
De ce qui nous fait défaut.

NERISSA Quoi, nous ferons-nous des hommes ?

SCÈNE 19

Le procès

Procession et musique.

*Entrent le Duc, les Magnifiques, Antonio, Bassanio, Graziano, et Salerio.
Jessica et Sarah, en vue du public, assistent à tout. Dans la salle d'audience, la
foule nargue et raille Shylock.*

LE DUC Voyons, Antonio est-il ici ?

ANTONIO Ici même, aux ordres de Votre Grâce !

LE DUC Je suis navré pour toi, tu es venu répondre
À un adversaire de pierre, une créature inhumaine
Incapable de pitié, vide, et dénuée
Du moindre soupçon de miséricorde.

ANTONIO J'ai appris
Que Votre Grâce s'est donné beaucoup de peine pour modérer
La rigueur de ses poursuites : mais puisqu'il reste inflexible,
Et qu'aucun moyen légal ne peut me soustraire
Aux atteintes de sa haine, j'oppose
Ma patience à sa fureur, et suis armé
De toute la quiétude de mon âme
Pour subir la tyrannie et la rage de la sienne.

LE DUC Que l'on fasse venir le Juif devant la cour.

SALERIO Il attend à la porte, le voici, mon seigneur.

Entre Shylock.

LE DUC Faites place, et qu'il paraisse devant nous.
Shylock, le monde pense, et je le pense aussi,
Que tu n'affiches cette apparence de dureté
Que jusqu'au dernier acte, et on pense qu'alors
Tu montreras une miséricorde et une compassion plus étranges
Que n'est étrange ton apparente cruauté ;
Et tandis que maintenant tu exiges la pénalité
D'une livre de la chair de ce pauvre marchand,
Tu voudras non seulement renoncer au dédit,
Mais encore, touché par la douceur et la tendresse humaines,
Tu lui feras grâce d'une partie du principal,
Jetant un regard de pitié sur les pertes
Qui se sont depuis peu amoncelées sur son dos,
Assez pour mettre à bas un marchand royal
Et arracher de la commisération pour son état
À des poitrines de bronze et de durs cœurs de pierre,
À des Turcs inflexibles, des Tartares n'ayant jamais pratiqué
Les devoirs d'une tendre bienveillance :
Nous attendons tous une réponse gentille, Juif !

SHYLOCK J'ai informé Votre Grâce de mes intentions,
Et par notre Saint Sabbat j'ai juré
D'avoir mon dû et le dédit de mon billet ;
Si vous refusez cela, que le péril en retombe
Sur votre charte et sur les libertés de votre cité !
Vous me demandez pourquoi j'aime mieux prendre
Une livre de chair pourrie que recevoir
Trois mille ducats : je ne répondrai pas à cela !
Mais, disons que c'est mon humeur, est-ce une réponse ?
Et si ma maison est troublée par un rat,
Et qu'il me plaise de donner dix mille ducats
Pour le faire empoisonner ? Eh bien, vous ai-je répondu ?
Il y a des hommes qui n'aiment pas une tête de porc servie la
bouche ouverte !
D'autres qui deviennent fous s'ils aperçoivent un chat !
Et d'autres, quand la cornemuse chante du nez,

Qui ne peuvent contenir leur urine, car le désir,
Maître de l'émotion, mène celle-ci selon l'humeur
De ses goûts et de ses dégoûts, maintenant voici votre réponse :
De même qu'il n'y a pas de solide raison pour expliquer
Pourquoi l'un ne peut souffrir de voir une tête de porc servie la
bouche ouverte,
L'autre, un chat familial et inoffensif,
Un autre encore, une laineuse cornemuse,
Pourquoi tous cèdent malgré eux à la honteuse faiblesse
De rendre offense pour offense,
De même, je ne peux, et ne veux donner
D'autre raison qu'une haine enracinée et une aversion résolue
Que je porte à Antonio, pour expliquer que je le poursuis de la sorte
En pure perte. Vous ai-je répondu ?

BASSANIO Ce n'est pas là une réponse, homme insensible,
Qui puisse excuser le déferlement de ta cruauté.

SHYLOCK Je ne suis pas tenu de te plaire par mes réponses.

BASSANIO Est-ce que tous les hommes tuent les êtres qu'ils
n'aiment pas ?

SHYLOCK Est-ce que l'on hait l'être qu'on ne veut pas tuer ?

BASSANIO Tout grief n'est pas d'emblée de la haine.

SHYLOCK Quoi, tu voudrais qu'un serpent te pique deux fois ?

ANTONIO Je vous en prie, songez que vous discutez avec le Juif :
Autant vaudrait vous poster sur la plage
Et dire à la marée de monter moins haut que d'habitude ;
Autant vaudrait demander au loup
Pourquoi il fait bêler la brebis après son agneau ;
Autant vaudrait interdire aux pins des montagnes
D'agiter leurs hautes cimes, et de bruire
Quand ils sont secoués par les souffles du ciel ;
Autant vaudrait accomplir la tâche la plus dure
Que tenter d'adoucir, est-il rien de plus dur,
Son cœur de Juif ! Aussi, je vous en supplie,

Ne proposez plus rien, n'essayez plus aucun moyen,
Mais, le plus tôt possible, et le plus simplement,
Que j'obtienne ma sentence et le Juif sa requête.

BASSANIO Pour tes trois mille ducats, en voilà six.

SHYLOCK Si chaque ducat de ces six mille ducats
Était divisé en six, et que chaque partie fût un ducat,
Je ne voudrais pas les prendre, je voudrais mon billet !

LE DUC Quelle miséricorde peux-tu espérer quand tu n'en montres aucune ?

SHYLOCK Quelle sentence puis-je craindre, quand je ne fais aucun mal ?

Il sort un acteur noir du groupe et le montre à la cour pour illustrer l'hypocrisie de la société vénitienne.

SHYLOCK Vous avez parmi vous de nombreux esclaves,
Que, comme vos ânes, vos chiens et vos mulets,
Vous employez à d'abjectes et serviles besognes,
Parce que vous les avez achetés. Irai-je vous dire :
« Libérez-les, mariez-les à vos héritières !
Pourquoi doivent-ils suer sous leurs fardeaux ? Que leurs lits
Soient aussi moelleux que les vôtres, et leurs palais
Flattés par les mêmes mets ! » Vous me répondrez :
« Les esclaves sont à nous », je vous réponds de même :
Cette livre de chair que j'exige de lui
Est chèrement achetée, elle est à moi et je l'aurai :
Si vous me la refusez, fi de vos lois !
Les décrets de Venise sont sans force !
J'attends la sentence, l'aurai-je ? Répondez.

LE DUC De par mon pouvoir je peux renvoyer la Cour,
À moins que Bellario, un savant docteur,
Que j'ai envoyé chercher pour régler ce litige,
N'arrive ici ce jour.

SALERIO Mon seigneur, il y a là dehors
Un messenger qui vient d'arriver de Padoue,

Avec une lettre du docteur.

LE DUC Apportez-nous cette lettre ! Faites entrer le messager !

BASSANIO Aie bon espoir, Antonio ! Allons, mon ami, encore du courage !

Le Juif aura ma chair, mon sang, mes os, tout,
Avant que tu ne perdes pour moi une seule goutte de sang !

ANTONIO Je suis le bœuf taré du troupeau,
Celui qui doit mourir ; le fruit le plus chétif
Tombe à terre le premier, qu'il en soit ainsi de moi ;
Vous ne sauriez mieux vous employer, Bassanio,
Qu'à continuer à vivre pour écrire mon épitaphe !

Entrent Salerio et Nerissa, déguisée en clerc de justice.

LE DUC Vous venez de Padoue, de la part de Bellario ?

NERISSA Les deux, mon seigneur. Bellario salue Votre Grâce.

BASSANIO Pourquoi aigües-tu ton couteau avec tant d'ardeur ?

SHYLOCK Pour tailler mon dû sur ce banqueroutier !

GRAZIANO Ce n'est pas sur ton cuir, mais sur ton cœur, âpre Juif,
Que tu affûtes ton couteau : mais aucun métal ne peut,
Non, pas même la hache du bourreau, trancher moitié autant
Que ta haine acérée ; aucune prière ne peut-elle te pénétrer ?

SHYLOCK Non, aucune que tu aies assez d'esprit pour concevoir.

GRAZIANO Ô sois damné, chien implacable,
Et que la justice soit coupable si elle te laisse vivre !
Tu me fais presque vaciller dans ma foi,
Et partager l'opinion de Pythagore,
Que l'âme des animaux s'insinue
Dans le corps des hommes. Ton esprit hargneux, tel celui d'un
roquet,
Gouvernait un loup, pendu pour le meurtre d'un homme,
Dont l'âme féroce s'est envolée du gibet,
Et, lorsque tu gisais dans le ventre de ta mère maudite,

S'est insinuée en toi : car tes désirs
Sont ceux d'un loup, sanguinaires, affamés, voraces.

SHYLOCK Tant que tes sarcasmes ne peuvent arracher le sceau de
mon billet,
Tu ne fais qu'irriter tes poumons à parler si fort :
Replâtre ton esprit, jeune homme, sinon il va s'écrouler
En une ruine irréparable. J'incarne ici le droit.

LE DUC Cette lettre de Bellario recommande
À notre Cour un jeune et savant docteur :
Où est-il ?

NERISSA Il attend tout près d'ici
Pour connaître votre réponse : acceptez-vous de le recevoir ?

LE DUC De tout mon cœur : que trois ou quatre d'entre vous
L'escortent courtoisement jusqu'ici.
Et voici, je présume, le docteur qui vient.
Donnez-moi votre main : vous venez de la part du vieux Bellario ?

PORTIA Oui, mon seigneur.

LE DUC Vous êtes le bienvenu, prenez place.
Êtes-vous instruit du différend
Qui occasionne les délibérations présentes de la Cour ?

PORTIA Je connais parfaitement la cause.
Qui est ici le marchand ? Et qui le Juif ?

LE DUC Antonio et vous, vieux Shylock, avancez tous les deux.

PORTIA Votre nom est Shylock ?

SHYLOCK Shylock est mon nom.

PORTIA D'une étrange nature est le procès que vous intentez,
Mais il est si régulier que la loi vénitienne
Ne peut pas s'opposer à vos poursuites.
Vous êtes à sa merci, n'est-ce pas ?

ANTONIO Oui, il le dit.

PORTIA Reconnaissez-vous le billet ?

ANTONIO Oui.

PORTIA Alors le Juif doit être miséricordieux.

SHYLOCK En vertu de quoi le devrai-je ? Dites-le moi.

PORTIA La miséricorde ne se commande pas,
Elle tombe comme la douce pluie du ciel
Sur ce bas monde : elle est double bénédiction,
Elle bénit qui la donne et qui la reçoit.
C'est la suprême puissance chez les puissants, elle sied mieux
Au monarque sur son trône que sa couronne.
Son sceptre montre la force du pouvoir temporel,
L'attribut du respect et de la majesté,
Où résident la crainte et la terreur des rois,
Mais la miséricorde est au-dessus du sceptre souverain,
Elle trône dans le cœur des rois,
C'est l'attribut de Dieu lui-même ;
Et le pouvoir terrestre se montre plus semblable à celui de Dieu
Quand la miséricorde adoucit la justice : ainsi donc, Juif,
Bien que la justice soit ta requête, considère
Qu'avec la seule justice, aucun d'entre nous
Ne serait sauvé : notre prière invoque la miséricorde,
Et cette même prière, en retour, nous apprend à tous
À pratiquer la miséricorde. J'ai dit tout cela
Pour tempérer la rigueur de ta plainte,
Mais si tu la poursuis, la stricte Cour de Venise
N'a plus qu'à prononcer sa sentence contre la marchand.

SHYLOCK Que mes actes retombent sur ma tête ! J'exige la loi,
La pénalité, et le dédit de mon billet.

PORTIA N'a-t-il pas les moyens de rembourser l'argent ?

BASSANIO Si, j'offre ici pour lui devant la cour,
Oui, deux fois la somme ; si cela ne suffit pas,
Je m'obligerai à la payer dix fois,
En engageant mes mains, ma tête et mon cœur...

Si cela ne suffit pas, il sera évident
Qu'un vouloir criminel accable la bonne foi. Et, je vous en supplie,
Qu'une seule fois la loi cède à votre autorité,
Pour être vraiment juste, soyez un peu injuste,
Et frustrez ce cruel démon de son désir.

PORTIA Cela ne doit pas être, aucun pouvoir à Venise
Ne peut changer un décret établi :
Ce sera enregistré comme un précédent,
Et bien des violations, suivant ce même exemple
Feront irruption dans l'État : cela ne peut pas être.

SHYLOCK Un Daniel venu rendre justice : oui un Daniel !
Ô sage et jeune juge, comme je t'honore !

PORTIA Je vous prie, permettez que je voie le billet.

SHYLOCK Le voici, très vénéré docteur, le voici.

PORTIA Shylock, on t'offre ici trois fois ton argent.

SHYLOCK Juré, juré, j'ai juré devant le ciel !
Dois-je charger mon âme d'un parjure ?
Non, pas pour tout Venise.

Il fixe Jessica.

PORTIA Eh bien, ce billet est échu,
Et le Juif, par ceci, peut en droit exiger
Une livre de chair, qu'il coupera
Tout près du cœur de ce marchand : sois miséricordieux,
Prends trois fois ton argent, dis-moi de déchirer ce billet.

SHYLOCK Quand il sera payé selon sa teneur.
Il apparaît que vous êtes un juge émérite,
Vous connaissez la loi, votre exposé
Était excellent. Je vous somme, par cette loi,
Dont vous êtes le digne pilier,
De procéder au jugement ; par mon âme, je jure
Qu'il n'y a aucun pouvoir dans la langue de l'homme
Pour me faire changer, je m'en tiens à mon billet.

ANTONIO De tout mon cœur je supplie la cour
De rendre son jugement.

PORTIA Eh bien, le voici :
À son couteau vous devez offrir votre poitrine.

SHYLOCK Ô noble juge ! Ô excellent jeune homme !

PORTIA Car l'intention et le but de la loi
S'appliquent pleinement à la pénalité,
Qui est stipulée clairement sur le billet.

SHYLOCK C'est tout à fait vrai ! ô juge sage et intègre !
Comme tu es plus mûr que tu ne le parais !

PORTIA Aussi mettez à nu votre sein.

SHYLOCK Oui, sa poitrine,
C'est ce que dit le billet, n'est-ce pas, noble juge ?
« Tout près de son cœur », ce sont les propres termes.

PORTIA En effet... y a-t-il ici une balance pour peser
La chair ?

SHYLOCK J'en ai une tout prête.

PORTIA Ayez près de vous un chirurgien, Shylock, à vos dépens,
Pour étancher ses blessures, de peur qu'il ne saigne à mort.

SHYLOCK Cela est-il spécifié dans le billet ?

PORTIA Ce n'est pas exprimé, mais qu'importe ?
Il serait bon que vous le fassiez par charité.

SHYLOCK Je ne trouve pas cela, cela n'est pas dans le billet.

PORTIA Vous, le marchand, avez-vous quelque chose à dire ?

ANTONIO Fort peu ; je suis armé et bien préparé...
Donnez-moi votre main, Bassanio, adieu,
Ne vous affligez pas de me voir pour vous réduit à cette extrémité.
Car, en cela, la Fortune se montre plus obligeante
Que de coutume : d'habitude
Elle laisse le malheureux survivre à sa richesse,

Pour contempler l'œil cave et le front plissé
Le dénuement de la vieillesse ; la longue pénitence
D'une telle détresse m'est par elle épargnée.
Recommandez-moi à votre honorable épouse,
Racontez-lui comment a fini Antonio,
Dites combien je vous aimais, rendez-moi justice dans la mort ;
Et, quand tout sera dit, qu'elle soit juge
Si Bassanio n'a pas été aimé.
N'ayez que le regret de perdre votre ami,
Lui ne regrette pas de payer votre dette.
Car si le Juif incise assez profond,
Je la paierai sur-le-champ avec tout mon cœur.

BASSANIO Antonio, j'ai épousé une femme
Qui m'est aussi chère que la vie même,
Mais la vie, ma femme, et le monde entier,
Ne sont pas à mes yeux plus précieux que ta vie.
Je voudrais perdre tout, oui, les sacrifier tous
Ici, à ce démon, pour vous sauver.

PORTIA (*à part*) Votre femme ne vous en remercierait guère
Si elle était ici pour entendre votre offre.

GRAZIANO J'ai une femme, je jure que je l'aime...
Je voudrais qu'elle fût au ciel, pour y supplier
Quelque puissance de changer ce roquet de Juif.

NERISSA (*à part*) Vous faites bien de proposer cela dans son dos,
Autrement ce souhait-là troublerait votre ménage.

SHYLOCK (*à part*) Voilà bien les maris chrétiens ! J'ai une fille...
J'aurai voulu qu'elle eût pour mari
Un descendant de la souche de Barrabas, plutôt qu'un chrétien !
(*Tout haut.*) Nous gaspillons le temps, je t'en prie, procède à la
sentence.

PORTIA Une livre de la chair de ce marchand est à toi,
La Cour vous l'attribue, et la loi vous la donne.

SHYLOCK Très équitable juge !

PORTIA Et vous devez tailler cette chair dans sa poitrine :
La loi vous l'accorde, et la Cour vous l'attribue.

SHYLOCK Très savant juge ! Voilà une sentence, allons, prépare-toi !

PORTIA Attend un peu, ce n'est pas tout :
Ce billet ne te donne pas un iota de sang,
Les termes sont expressément « une livre de chair » :
Prends donc ce qui t'est dû, prends ta livre de chair,
Mais en la coupant, si tu verses
Une seule goutte de sang chrétien, tes terres et tes biens
Sont, de par les lois de Venise, confisqués
Au profit de l'État de Venise.

GRAZIANO Ô équitable juge !...
Tu entends, Juif... Ô savant juge !...

SHYLOCK Est-ce la loi ?

PORTIA Tu en verras toi-même le texte :
Car, puisque tu réclames la justice, sois sûr
Que tu auras la justice plus que tu ne le désires.

GRAZIANO Ô savant juge ! Tu entends, Juif, un savant juge !

SHYLOCK J'accepte cette offre alors – payez-moi trois fois le billet
Et laissez partir le chrétien.

BASSANIO Voici l'argent.

PORTIA Doucement !
Le Juif aura toute justice, doucement, pas de hâte !
Il n'aura rien que la pénalité.

GRAZIANO Ô Juif ! Un équitable juge ! Un savant juge !

PORTIA Aussi prépare-toi à découper la chair,
Ne verse pas de sang, et ne coupe ni plus ni moins
Que juste une livre de chair : si tu prends plus
Ou moins que juste une livre,
Si tu allèges ou alourdis un tant soit peu la mesure exacte,
Ne fût-ce que de la fraction d'un grain,

Oui, même si le plateau penche
De l'épaisseur d'un cheveu,
Tu meurs, et tous tes biens sont confisqués.

GRAZIANO Un second Daniel, Juif, un Daniel !
Maintenant, infidèle, je te tiens sur le flanc.

PORTIA Pourquoi le Juif tarde-t-il ? Prends ton dédit.

SHYLOCK Donnez-moi mon principal, et laissez-moi partir.

BASSANIO Je le tiens prêt pour toi, le voici.

PORTIA Il l'a refusé en pleine Cour,
Il n'aura que la justice et son billet.

GRAZIANO Un Daniel, je le redis, un second Daniel !
Je te remercie, Juif, de m'avoir appris ce mot.

SHYLOCK N'aurai-je même pas mon principal ?

PORTIA Tu n'auras rien que le dédit,
À prendre à tes risques et périls, Juif.

SHYLOCK Alors que le diable s'en charge :
Je ne discuterai pas plus longtemps.

PORTIA Attends, Juif !
La loi a encore une autre prise sur toi.
Il est écrit dans les lois de Venise :
S'il est prouvé contre un étranger
Que par des moyens directs ou indirects
Il recherche la mort d'un citoyen,
La partie contre laquelle il intrigue
Saisira la moitié de ses biens, l'autre moitié
Revient au trésor privé de l'État,
Et la vie de l'offenseur dépend de la miséricorde
Du seul duc, sans appel.
Dans cette situation je dis que tu te trouves :
Car il apparaît, par preuve manifeste,
Que indirectement, et même directement,
Tu as intrigué contre la vie même

Du défenseur ; et que tu as encouru
La peine que je viens de mentionner.
À genoux donc, implore la miséricorde du duc.

GRAZIANO Implore la permission d'aller te pendre,
Mais puisque tous les biens reviennent à l'État,
Il ne te reste plus de quoi acheter une corde,
Il faut donc que tu sois pendu aux frais de l'État.

Il balance une corde avec un petit nœud coulant.

LE DUC Pour que tu voies combien nos sentiments diffèrent,
Je te fais grâce de la vie, avant que tu la demandes :
La moitié de tes biens est à Antonio,
L'autre moitié revient à l'État,
Mais ton humilité peut encore commuer cette peine en une amende.

PORTIA Soit, pour l'État, mais pas pour Antonio.

SHYLOCK Non, prenez ma vie avec le reste, ne me faites grâce de rien...

Vous prenez ma maison quand vous prenez la charpente
Qui soutient ma maison : vous prenez ma vie
Quand vous me prenez les moyens de vivre.

PORTIA Quelle miséricorde pouvez-vous lui accorder, Antonio ?

GRAZIANO Une corde gratis, rien d'autre, par Dieu !

ANTONIO Qu'il plaise à mon seigneur le duc, et à toute la cour,
De lui abandonner sans amende la moitié de ses biens,
J'y consens : pourvu qu'il me laisse
Administrer l'autre moitié, afin de la restituer
À sa mort au gentilhomme
Qui a récemment enlevé sa fille.
À cette faveur, deux conditions de plus :
L'une, qu'il devienne chrétien sur-le-champ,
L'autre, qu'il fasse donation
Ici devant la Cour de tout ce qu'il possédera à sa mort,
À son fils Lorenzo et à sa fille.

LE DUC Il le fera, sinon je rétracte
La grâce que je viens de lui accorder ici.

PORTIA Es-tu consentant, Juif ? Que dis-tu ?

Shylock reste en suspens et regarde autour de lui. Il éclate d'un rire outrancier face à l'absurdité de la situation.

SHYLOCK J'y « consens ».

Il se dirige vers le Duc et ôte sa kippa.

PORTIA Clerc, dressez l'acte de donation.

SHYLOCK Je vous en prie, permettez-moi de partir d'ici ;
Je ne suis pas bien... envoyez l'acte chez moi,
Et je le signerai.

LE DUC Vas t'en, mais fais-le.

GRAZIANO À ton baptême, tu auras deux parrains...
Si j'avais été juge, tu en aurais eu dix de plus,
Pour te conduire au gibet, et non au baptistère.

*Shylock sort. La foule le regarde avec hostilité, puis se retourne contre Tubal.
Ce dernier sort.*

LE DUC Monsieur, je vous supplie de venir dîner chez moi.

PORTIA J'en demande humblement pardon à Votre Grâce,
Je dois retourner ce soir à Padoue,
Et il faut que je parte sur-le-champ.

LE DUC Je suis désolé que vos loisirs ne vous le permettent pas.
Antonio, récompensez ce gentilhomme,
Car, à mon sens, vous lui devez beaucoup.

Le Duc sort.

BASSANIO Très digne gentilhomme, mon ami et moi
Avons, par votre sagesse, été ce jour soustraits
À une pénalité cruelle, et en retour,
Les trois mille ducats que nous devons au Juif,
De tout cœur nous vous les offrons pour le prix de vos aimables peines.

ANTONIO Et nous avons de plus envers vous à jamais
Une dette de dévouement et d'amitié.

PORTIA Est bien payé qui est bien satisfait,
Or, en vous délivrant, je suis satisfait,
Et en cela me tiens pour bien payé :
Jamais mon esprit ne fut plus mercenaire.
Je vous prie de me reconnaître quand nous nous reverrons,
Mes vœux vous accompagnent, sur ce, je prends congé.

BASSANIO Cher Monsieur, il faut absolument que j'insiste,
Prenez quelque souvenir de nous, non comme honoraires, mais
comme tribut
De notre reconnaissance : accordez-moi deux choses, je vous prie,
De ne pas refuser, et de me pardonner.

PORTIA Vous me pressez si fort qu'il faut bien que je cède...
Donnez-moi vos gants, je les porterai en souvenir de vous,
Et, pour votre amour, je vous prendrai cet anneau...
Ne retirez pas votre main, je ne prendrai rien de plus,
Et votre amour ne me refusera pas cela.

BASSANIO Cet anneau, cher monsieur ? Hélas, c'est une bagatelle,
J'aurais honte de vous donner cela.

PORTIA Moi, je ne veux rien d'autre que cela,
Maintenant, voyez-vous, j'en ai un grand désir !

BASSANIO Il a pour moi plus d'importance que sa valeur...
L'anneau le plus cher de Venise, je vous le donnerai,
Je le découvrirai par le crieur public,
Mais pour celui-ci, je vous prie de me pardonner !

PORTIA Cette excuse permet à beaucoup d'hommes de n'avoir pas à
faire de cadeaux,
Et si votre femme n'est point folle,
Et apprend à quel point j'ai mérité cet anneau,
Elle ne vous tiendra pas rigueur à tout jamais
De me l'avoir donné ; et bien, la paix soit avec vous.
Sortent Portia et Nerissa.

ANTONIO Mon seigneur Bassanio, laissez-lui cet anneau,
Que ses mérites et mon amour pour vous
Soient mis en balance avec les ordres de votre femme.

BASSANIO Va, Graziano, cours et rattrape-le,
Donne-lui l'anneau, et ramène-le si tu peux
Chez Antonio : pars ! Dépêche-toi.
Venez, vous et moi, allons-y sur-le-champ,
Et le matin de bonne heure, tous deux
Nous volerons jusqu'à Belmont : venez, Antonio.

Ils sortent.

SCÈNE 20 Le Ghetto

*Des Juifs portent des insignes jaunes sur leurs vêtements.
Entrent Portia et Nerissa (toujours déguisées).
Portia voit les Juifs et montre son aversion.*

PORTIA Demande où habite le Juif, présente-lui cet acte,
Et fais-le-lui signer ; nous partirons ce soir
Et serons de retour un jour avant nos maris :
Cet acte sera le bienvenu pour Lorenzo !

Entre Graziano.

GRAZIANO Beau Monsieur, je vous rattrape heureusement :
Mon seigneur Bassanio, réflexion faite,
Vous envoie l'anneau que voici, et implore
Votre compagnie à dîner.

PORTIA Cela ne se peut ;
Son anneau, je l'accepte avec grande reconnaissance,
Dites-le-lui, je vous en prie ; en outre,
Je vous prie de montrer à mon jeune clerc la maison du vieux
Shylock.

GRAZIANO Volontiers.

NERISSA Monsieur, je voudrais vous parler :
Je vais voir si je peux obtenir de mon mari l'anneau
Que je lui ai fait jurer de garder à jamais.

PORTIA Tu le peux, je te le garantis... ils jureront bien fort
Qu'ils ont donné les anneaux à des hommes ;
Mais nous les confondrons en jurant plus fort qu'eux !
Va ! dépêche-toi : tu sais où je t'attendrai.

NERISSA Allons, cher Monsieur, voulez-vous me montrer cette
maison ?

SCÈNE 21

Le jardin de Belmont

Cette scène révèle de profondes tensions entre Jessica et Lorenzo, comme s'ils venaient juste de se disputer. Elle doit être jouée de manière grinçante plutôt que romantique.

LORENZO La lune resplendit. Par une nuit pareille,
Lorsque la douce brise embrassait tendrement les arbres
Silencieux, par une nuit pareille,
Je crois que Troïlus montait aux murs de Troie,
Et son âme soupirait vers les tentes des Grecs
Où Cressida dormait cette nuit-là.

JESSICA Par une nuit pareille,
Thisbé timidement effleurant la rosée,
Vit l'ombre du lion avant le lion même,
Et s'enfuit terrifiée.

LORENZO Par une nuit pareille,
Didon, un rameau de saule à la main,
Debout sur le rivage désolé, faisait signe à son bien-aimé
De revenir à Carthage.

JESSICA Par une nuit pareille,
Médée cueillait les herbes enchantées

Qui rendirent la jeunesse au vieil Aeson.

LORENZO Par une nuit pareille,
Jessica se déroba de chez le riche Juif
Et avec son amant prodigue, courut de Venise
Jusqu'à Belmont.

JESSICA Par une nuit pareille,
Le jeune Lorenzo lui jurait qu'il l'aimait,
Lui dérobant son âme avec mille serments de fidélité,
Dont aucun n'était vrai.

LORENZO Par une nuit pareille,
La jolie Jessica, en petite chipie,
Calomniait son amant, qui le lui pardonnait.

Entre Stefano, un messenger.

LORENZO Qui vient si vite dans le silence de la nuit ?

STEFANO Mon nom est Stefano, et j'apporte la nouvelle
Que ma maîtresse avant le point du jour
Sera ici à Belmont ; elle s'attarde en chemin
Devant de saintes croix, où elle s'agenouille et prie
Pour le bonheur de son mariage.
Je vous en prie, mon maître est-il déjà de retour ?

LORENZO Non, et nous n'avons pas eu de ses nouvelles,
Mais rentrons, je te prie, Jessica,
Et cérémonieusement préparons
La bienvenue à la maîtresse de cette maison.
Mon ami Stefano, signifiez, je vous prie,
À toute la maison l'approche de votre maîtresse,
Et faites venir votre musique en plein air.
Comme le clair de lune dort doucement sur ce talus !
Asseyons-nous ici, et que les sons de la musique
Se glissent jusqu'à nos oreilles ; ce tranquille silence et la nuit
Conviennt aux accents d'une douce harmonie :
Assieds-toi, Jessica.

Une chanson triste chantée par deux femmes se fait entendre.

JESSICA Je ne suis jamais gaie quand j'entends une douce musique.

LORENZO C'est que tous vos esprits alors sont attentifs :
Regardez un troupeau sauvage et vagabond,
Une horde de jeunes poulains indomptés
Qui bondissent follement, mugissent et hennissent,
Emportés par l'ardeur de leur sang...
Qu'ils entendent seulement le son d'une trompette,
Ou qu'un air de musique atteigne leurs oreilles,
Vous les verrez soudain s'arrêter tous ensemble,
Leur farouche regard changé en air timide
Par la douce puissance de la musique.
L'homme qui n'a pas de musique en lui,
Et que ne touche pas un concert de doux sons,
Est propre aux trahisons, aux stratagèmes et au pillage,
Les mouvements de son esprit sont ténébreux comme la nuit
Et ses désirs sombres comme l'Érèbe :
Méfiez-vous d'un tel homme... écoutons la musique.

Entrent Portia et Nerissa.

PORTIA Cette lumière que nous voyons brûle dans la grand-salle.
Comme ce petit flambeau lance loin ses rayons !
Ainsi brille une bonne action dans un monde mauvais.

LORENZO Chère dame, soyez la bienvenue chez vous !

PORTIA Nous avons prié pour le succès de nos maris,
Que nous espérons bien avoir favorisé par notre intercession :
Sont-ils de retour ?

LORENZO Pas encore, Madame ;
Mais un messenger est venu en avant-coureur
Annoncer leur arrivée.

PORTIA Rentre, Nerissa.
Donne l'ordre à mes gens
De ne pas faire état de notre absence,
Ni vous Lorenzo... et Jessica, ni vous.

LORENZO Votre mari approche, j'entends sa trompette...

Nous ne sommes pas des babillards, Madame, n'ayez crainte.

ACTEUR 1 (*téléphone portable à l'oreille*) Eh, les gars, arrêtez ! La metteuse en scène est au Rialto. Elle sera là dans une minute, alors finissons avant qu'elle arrive. On accélère le rythme, OK ?

SARAH Et pour Shylock ?

ACTEUR 1 Il faut qu'on fasse le *happy end*.

SARAH Le *happy end* ?

La troupe file maintenant le texte à l'italienne, et commente le « happy end » facile bricolé par Shakespeare.

PORTIA Cette nuit me fait l'effet d'un jour malade,
Elle est un peu plus pâle... c'est un jour
Comme est je jour quand le soleil se cache.

Entrent Bassanio, Antonio, Graziano.

BASSANIO Pour nous il ferait jour autant qu'aux Antipodes,
Si vous apparaissiez quand le soleil n'est plus.

PORTIA Puissé-je avoir l'éclat, mais pas la légèreté de la lumière,
Car femme légère fait mari au cœur lourd,
Puisse Bassanio ne jamais l'être à cause de moi...
Mais à la grâce de Dieu : vous êtes le bienvenu, mon seigneur.

BASSANIO Je vous en remercie, Madame... Souhaitez la
Bienvenue à mon ami,
Voici l'homme, voici Antonio,
À qui je suis si infiniment obligé.

PORTIA Vous lui êtes, à tous égards, grandement obligé
Car pour vous, me dit-on, il avait contracté de grandes obligations.

ANTONIO Aucune dont il ne se soit parfaitement acquitté.

PORTIA Monsieur, vous êtes le bienvenu dans notre maison :
Cela doit transparaître autrement qu'en paroles,
Aussi, j'arrête là ces mots de courtoisie.

GRAZIANO Par cette lune que voilà, je jure que vous me faites tort,

Sur ma foi, je l'ai donné au clerk du juge...
Pour ma part je voudrais que celui qui l'a reçu fût châtré,
Puisque vous prenez tellement la chose à cœur, ma bien-aimée.

PORTIA Une querelle, oh, déjà ? De quoi s'agit-il ?

GRAZIANO D'un cercle d'or, d'un misérable anneau
Qu'elle m'a donné, dont la devise était
Absolument pareille aux vers de coutelier
Qu'on grave sur les couteaux, « Aime-moi et ne me quitte pas ».

NERISSA Que me parlez-vous de sa devise ou de sa valeur ?
Vous m'avez juré, quand je vous l'ai donné,
Que vous le porteriez jusqu'à l'heure de votre mort
Et qu'il ne vous quitterait pas même dans la tombe...
Si ce n'est pas pour moi, du moins pour vos serments enflammés,
Vous auriez dû faire plus attention et le garder.
Donné à un clerk de juge ! Non, Dieu m'en soit juge,
Ce clerk ne portera jamais barbe au menton.

GRAZIANO Il en portera, s'il vit assez pour devenir un homme.

NERISSA Oui, si femme vit assez pour devenir un homme.

GRAZIANO Or ça, par cette main, je l'ai donné à un jeune homme,
Une sorte de garçon, un petit bonhomme chétif,
Pas plus haut que toi-même, le clerk du juge,
Un gamin discoureur qui l'a mendié en guise d'honoraires,
Je n'ai pas eu le cœur de le lui refuser.

PORTIA Vous avez eu tort, je dois vous parler franc,
De vous séparer si légèrement du premier cadeau de votre femme,
Fixé à votre doigt par de nombreux serments,
Et rivé, par la foi jurée, à votre chair.
J'ai donné un anneau à mon bien-aimé, et je l'ai fait jurer
De ne jamais s'en séparer, et le voici :
J'ose jurer pour lui qu'il ne l'aurait quitté
Ni arraché de son doigt pour tous les trésors
Que possède le monde. En vérité, Graziano,
Vous donnez là à votre femme un bien cruel motif de chagrin,

Et, si cela devait m'arriver, j'en serai folle.

BASSANIO (*à part*) Ma foi, je ferai mieux de me trancher la main gauche,
Et de jurer que je l'ai perdue en le défendant.

GRAZIANO Mon seigneur Bassanio a donné son anneau
Au juge qui le lui demandait, et qui en vérité
Le méritait bien : et c'est alors que le jeune garçon, son clerc,
Qui avait pris la peine de faire les écritures, m'a demandé le mien,
Et serviteur et maître ne voulurent rien accepter
Que ces deux anneaux.

PORTIA Quel anneau avez-vous donné, mon seigneur ?
Pas celui, j'espère, que vous aviez reçu de moi.

BASSANIO Si je pouvais ajouter un mensonge à une faute,
Je nierai la chose ; mais vous le voyez, mon doigt
Ne porte plus l'anneau, il n'y est plus.

PORTIA Aussi dénué de foi est votre cœur perfide.
Par le ciel, je n'entrerais jamais dans votre lit
Avant de voir cet anneau !

NERISSA Ni moi dans le vôtre
Avant de voir le mien !

BASSANIO Douce Portia,
Si vous saviez à qui j'ai donné cet anneau,
Si vous saviez pour qui j'ai donné cet anneau,
Et compreniez pourquoi j'ai donné cet anneau,
Et combien à regret j'ai quitté cet anneau,
Lorsque l'on ne voulait rien d'autre que l'anneau,
Vous réduiriez la vigueur de votre déplaisir.

PORTIA Si vous aviez connu la vertu de l'anneau,
Ou la moitié du prix de qui donna l'anneau,
Ou su que votre honneur devait garder l'anneau,
Vous ne vous seriez pas séparé de l'anneau.
Que je meure si ce n'est pas une femme qui a reçu cet anneau !

ANTONIO Je suis la cause infortunée de ces querelles.

J'avais gagé mon corps pour sa prospérité,
Et sans celui qui a reçu l'anneau de votre mari
Tout était perdu. Une fois de plus je me porte garant,
Cette fois sur mon âme, que votre seigneur
Ne violera plus jamais sa foi volontairement.

PORTIA Vous serez donc sa caution : donnez-lui ceci,
Et demandez-lui de le garder mieux que l'autre.

ANTONIO Tenez, seigneur Bassanio, jurez de garder cet anneau.

BASSANIO Par le ciel, c'est celui que j'ai donné au docteur !

PORTIA Je l'ai reçu de lui : pardonnez-moi, Bassanio,
Car pour cet anneau le docteur a couché avec moi.

NERISSA Pardonnez-moi aussi, mon tendre Graziano,
Car ce petit bonhomme chétif, le clerc du docteur,
Pour prix de celui-ci, la nuit dernière a couché avec moi.

GRAZIANO Mais c'est là réparer les routes en été
Quand elles sont en parfait état !
Quoi, sommes-nous cocus avant de l'avoir mérité ?

PORTIA Ne parlez pas si grossièrement, vous êtes tous stupéfaits ;
Voici une lettre, lisez-la à loisir,
Elle vient de Padoue, de Bellario ;
Vous y découvrirez que Portia était le docteur,
Et Nerissa son clerc. Lorenzo que voici
Témoignera que je suis partie en même temps que vous,
Et ne suis revenue qu'à l'instant : je ne suis pas encore
Rentrée dans ma maison. Antonio, vous êtes le bienvenu,
J'ai pour vous des nouvelles meilleures
Que vous n'en espérez : décachetez vite cette lettre,
Vous y découvrirez que trois de vos caraques
Richement chargées viennent de rentrer au port.
Mais vous ne saurez point par quel hasard étrange
J'ai trouvé cette lettre.

ANTONIO J'en suis muet !

BASSANIO Vous étiez le docteur et je ne vous ai pas reconnue ?

GRAZIANO Vous étiez le clerc qui doit me faire cocu ?

NERISSA Oui, mais ce clerc n'en a pas l'intention,
À moins qu'il ne vive assez pour devenir un homme.

BASSANIO Cher docteur, vous serez mon compagnon de lit :
Quand je serai absent couchez avec ma femme.

ANTONIO Chère dame, vous me donnez la vie et les moyens de
vivre ;
Car ici je lis de façon certaine que mes navires
Sont arrivés à bon port.

PORTIA Comment va, Lorenzo ?
Mon clerc a pour vous aussi des nouvelles agréables.

NERISSA Oui, et je les lui donnerai sans honoraires.
Je vous remets donc, à vous et à Jessica,
De la part du riche Juif, un acte spécifique
Vous léguant, à sa mort, tout ce qu'il possédera.

LORENZO Belles dames, vous répandez la manne sur le chemin
Des gens qui meurent de faim.

PORTIA C'est presque le matin,
Et pourtant, j'en suis sûre, vous n'êtes pas pleinement
Édifiés sur ces événements. Rentrons,
Et là pressez-nous de questions,
Nous répondrons à tout fidèlement.

GRAZIANO Soit ! Voici la première question
À laquelle ma Nerissa répondra sous serment,
Préfère-t-elle attendre jusqu'à demain soir,
Ou aller se coucher, le jour vient dans deux heures :
Si le jour était là, je voudrais qu'il fût noir,
Jusqu'à ce que dans mon lit j'ai le clerc du docteur.
Mais, tant que je vivrai, mon plus grand soin sera
De préserver intact l'anneau de Nerissa.

SCÈNE 22

La rue

Shylock, le dos contre une planche, est converti de force.

L'INQUISITEUR.— Satan est le roi des Juifs. Répète après moi : « Je crois en Jésus. Il est le fils de Dieu ».

Silence. Shylock récite la Shema en hébreu pour tenter d'invalider la conversion.

Accepte le Christ ou meurs ce soir sur le chevalet. Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit !
Shylock est désormais chrétien !

Silence.

La planche tombe au sol.

SCÈNE 23

*Shylock reste seul sur scène. Sarah entre. Ils se croisent et se saluent.
Sarah est maintenant seule. Valentina entre.*

VALENTINA Le niveau de l'eau a baissé. Le groupe arrive. La visite du Ghetto de Venise commence maintenant. Êtes-vous prête ?

Noir.

La musique du carnaval se fait entendre. Tous entrent en dansant sur la scène pour saluer.